

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

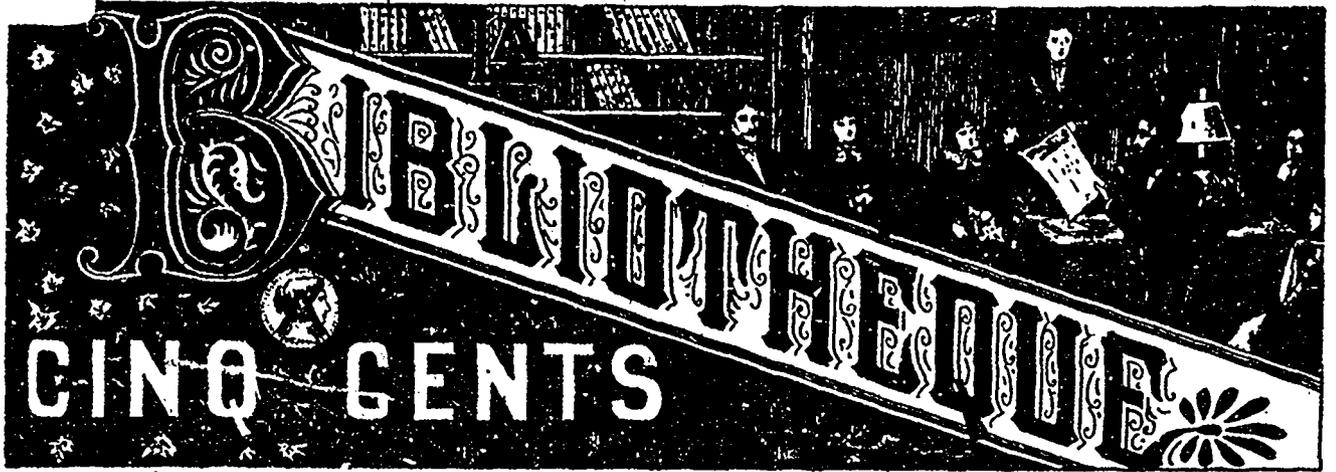
Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								



Publié par Poirier, Bessette & Cie., 69 Rue St-Jacques.

Vol. IX

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 14 AOUT 1890

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 19

LES RAVISSEURS



—Allez au diable !
—Que le bon Dieu vous le rende, mon doux seigneur (Page 434.)

La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations,

DONNE \$600 DE PRIMES PAR ANNEE A SES LECTEURS

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les Primes sont de \$100, \$50, \$20, \$15, \$10, \$5, \$2.50, et cent de \$1.00

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Cents

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jours Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

MONTREAL, 14 AOUT 1890.

LES RAVISSEURS

DEUXIÈME SÉRIE DE "LES DEUX ORPHELINES"

I

Quand il se trouva seul à l'endroit où il allait livrer sa bataille, l'habile Laffeur alla, tout d'abord, s'asseoir sur le parapet du Pont Neuf, afin de prendre ses dernières dispositions. Il commença par retirer de sa poche la bourse que lui avait donnée le marquis, en manière de glu.

Il l'ouvrit délicatement et y prit trois pièces d'or.

—Ça, c'est pour mes chenapans, dit-il en introduisant les pièces dans le gousset de son gilet de livrée. Il ne faut pas en laisser voir davantage, je les connais, mes gaillards, ils se montreraient difficiles! Maintenant, continuons-t-il, il s'agit de les trouver. Pourvu qu'ils n'aient pas déjà été roués vifs depuis notre dernière "affaire".

Cette fois, il se dirigea rapidement vers le Pont-Neuf.

Placé au centre de la ville, le Pont Neuf a toujours été la grande voie de communication entre les deux rives de la Seine; mais, vers la fin du siècle dernier, il était aussi, et depuis fort longtemps, un but de promenade et de plaisir pour tous les Parisiens, même des quartiers éloignés. C'était le rendez-vous des joueurs de gobelets, des charlatans, diseuses de bonne aventure, des marchands d'oiseaux et des tondeurs de chiens.

—En voilà une chançarde! disait un vieux bossu en la montrant du doigt à une mendicante assise à côté de lui; si elle met de côté tout ce qui tombe dans ses vieilles pattes, elle doit avoir un fier bas dans sa paillasse.

—Elle, plus souvent! Et le cabaret? Et l'eau-de-vie? Et son grand bandit de fils? Un noceur de la piro espèce, qui ruinerait un fermier général.

—Elle s'entend joliment au commerce. Et qu'elle est bien nommée, la sorcière!

Le fait est qu'elle en avait toutes les allures. Une face maigre et ridée, un front plat et bas à moitié couvert par une épaisse chevelure grise que le peigne n'avait jamais démêlée,

des yeux petits et méchants, un nez pointu, aux narines noircies par le tabac, et des lèvres repoussées en avant par cinq ou six dents déracinées, voilà pour la tête. Un dos voûté, des bras décharnés, des mains longues, osseuses, dont les doigts difformes ressemblaient à des griffes de singe, des pieds larges qui traînaient dans d'affreuses chaussures éculées, et pour recouvrir cet ensemble misérable, des hardes aussi sales que déguenillées, voilà, sans la moindre exagération, le portrait de la mendicante qui, depuis des années, exploitait le quartier du Pont-Neuf. Quand les autres mendiants lui reprochaient sa chance, elle leur riait au nez pour toute réponse et, tournant les talons, elle se disait à elle-même:

—Y en a pas comme toi, ma vieille Frochard, pour attendre ces brigands de bourgeois.

Un vieux monsieur venait justement de sortir du bureau; elle s'empressa de lui tendre la main et prenant sa voix pleurarde:

—Mon bon monsieur, lui dit-elle, n'oubliez pas une malheureuse infirme qu'a sept enfants à nourrir.

—Allez au diable!

—Que le bon Dieu vous le rende, mon doux seigneur!

Et elle s'éloigna en faisant la grimace et en montrant le poing au "doux seigneur" qui avait tiré sa montre pour voir l'heure et qui regardait à droite, à gauche, comme quelqu'un à qui l'on a donné rendez-vous et qui se fait attendre. Enfin, il fit un geste et poussa un ah!... qui voulait dire évidemment:

"Voilà mon homme!"

Et d'un pas précipité il s'avança vers un jeune élégant qui descendait du Pont-Neuf.

—Tout va bien! lui dit-il en l'abordant.

—Laffeur! s'écria le marquis ne Presles. Du diable, si je t'aurais reconnu! Où as-tu péché cet accoutrement de patriarche?

—Je l'ai loué chez un fripier des halles. Et regardez-moi cette tournure et cette perruque. Ai-je assez l'air d'un parfait honnête homme?

—Déguisement complet!

—Si avec ça je ne gagne pas la confiance de nos petites demoiselles...

—Eh bien! qu'as-tu fait? où en es-tu?

—Ah! je ne me suis pas amusé en chemin. Pendant que mon noble maître rentrait tranquillement chez lui pour quitter ses habits de voyage, j'ai fait de la besogne. Et, comme je viens de le dire à monsieur le marquis, tout va bien, j'ai loué une voiture qui va venir attendre mes ordres à quatre pas d'ici, deux bons chevaux et un cocher rompu à ces sortes d'aventures.

—A merveille! Seulement je me demande ce que nous allons faire du monsieur qui doit se trouver là, à l'arrivée du coche, ce monsieur que nous ne connaissons ni l'un ni l'autre. Tu n'as encore vu personne qui lui ressemble!

—Non, mais il ne tardera pas, sans doute, et je me charge de lui boucher les yeux. Encore une fois toutes mes précautions sont prises, c'est bataille gagnée d'avance.

Et il montrait au marquis un vieux monsieur d'une mise tout à fait bourgeoise et qui, depuis un instant, se promenait, son parapluie sous le bras, à l'entrée de la cour où la diligence devait s'arrêter.

—Crois-tu que ce soit lui? dit le marquis.

—Il en a bien la tournure. Voyez, il regarde l'horloge, il consulte sa montre... C'est lui, monsieur, c'est lui! de grâce, partez vite et fiez-vous à moi. En restant ici, vous pourriez peut-être compromettre le succès de notre affaire. La belle vous reconnaîtrait assurément.

—Allons, soit, je pars... je renonce à la voir et je vais t'attendre au pavillon du Bel-Air. Mais si tu ne viens pas avec elle... je te chasse!

—Et si je vous la ramène?

—Tout ce que tu voudras, je te l'accorde!

Et sur cette promesse qui fit sourire le bon Laffeur, notre marquis s'éloigna, le cœur rempli des plus douces espérances.

Lafleur ne s'était pas trompé, le nouveau venu était bien l'homme qu'il avait intérêt à découvrir. C'était à lui que la dame Martin d'Evreux avait adressé et recommandé nos orphelines et, fidèle à sa promesse, il venait les attendre pour les conduire chez lui. Elles y seraient parfaitement en sûreté et d'autant mieux accueillies que leur présence allait être pour les époux Martin une source charmante de distraction quotidiennes. Elle mettrait fin à ce tête à tête conjugal dans lequel ils s'endormaient l'un et l'autre depuis si longtemps, car il en était pour eux comme pour la plupart des petits commerçants retirés, qui se sont tués de travail pendant des années afin d'amasser de quoi abandonner leur boutique, et qui se meurent d'ennui dès qu'ils l'ont quittée.

Pour les époux Martin les journées passaient encore assez vite. Madame s'occupait de son ménage, elle allait aux provisions, elle raccommodait son linge ; Monsieur se promenait sur les quais, aux Tuileries, il allait faire de la politique à la petite Provence et se moquer des tendances nouvelles ; mais la nuit venue, que faire ?

Ah ! s'ils avaient eu des enfants ! Une fille, rien qu'une fille ! Elle eût été la joie de la maison !

Et voilà qu'il leur en arrivait deux ! ne fût-ce que pour quelques mois, quelques semaines, ce serait toujours ça de gagné.

C'est donc dans cette disposition d'esprit que M. Martin était venu au devant du coche et, comme il se trouvait de beaucoup en avance, il se promenait de long en large devant la porte pour passer le temps.

Lafleur qui ne le perdait pas de vue se mit à faire de même et, après qu'ils se furent croisés deux ou trois fois, il se décida à entamer la conversation.

— Monsieur attend sans doute, comme moi, l'arrivée du coche d'Evreux ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, je pense que nous avons une bonne faction à faire, car il n'arrivera pas avant neuf heures.

— Vous croyez ?

— Je viens de m'en assurer au bureau, à l'instant même. Un gentilhomme qui est arrivé en poste a bien voulu prévenir qu'un essieu de la voiture s'est brisé aux environs de Rambouillet et qu'un retard, de deux heures au moins, sera la conséquence de cet accident.

— Un essieu cassé ! Ah ! mes pauvres petites Normandes ! Quelle frayeur elles ont dû avoir !

— Ah ! ce sont des jeunes filles que vous attendez ?

— Oui, monsieurs, deux orphelines qui doivent avoir dans les dix-sept ou dix-huit ans et que l'on dit fort jolies.

— Vous ne les connaissez donc pas ?

— Nous ne nous sommes jamais vus.

Parfait ! se disait tout bas Lafleur.

— Mais elles nous ont été recommandées par une cousine de ma femme, et c'est chez nous qu'elles vont habiter.

— Ce sera une grande sécurité pour ces jeunes personnes.

— Et une grande distraction pour nous... pour moi principalement. Quand on vit de ses petites rentes dans un troisième de la rue Guénégaud...

— Ce n'est pas gai.

— Seul, toujours seul, vis à vis de sa femme...

— C'est triste !

— Satané coche ! reprenait le vieux Martin en frappant du pied. Deux heures de retard ! qu'est-ce que je vais faire pendant ce temps-là ?

— C'est ce que je me demande aussi ! disait Lafleur d'un air navré.

— Rentrer chez moi ?

— C'est peut-être ce que nous aurions de mieux à faire l'un et l'autre, cher monsieur.

— C'est possible pour vous, monsieur ; mais pour moi !... il me faudrait subir les jérémiades de madame Martin ! Et j'en ai assez de cette chanson-là !... Je vais tout bonnement flâner sur le quai, regarder les images... Je me paierai une tasse de moka... ou un petit madère.

— Tiens, c'est une idée ! s'écria Lafleur. Et ça m'en fait pousser une autre. Monsieur, aimez-vous le piquet ?

— Je l'idolâtre, monsieur, mais ma femme ne peut pas le souffrir. De plus, j'ai horreur du tric-trac ; mais, comme ma femme l'adore, j'ai, à l'heure qu'il est, vingt-cinq ans et demi de tric-trac.

— Eh bien ! Monsieur, si nous entrions là, dans le café en face ? Il y a un petit jardin avec de jolis bosquets.

— Je les connais.

— Nous en prendrions un, bien abrité... parce qu'à nos âges, il ne faut pas plaisanter avec les courants d'air...

— Oh ! mais non !

— Et nous ferions un cent ou deux pour jouer notre madère. Cette proposition était assez agréable au sieur Martin, cependant il hésitait.

— Ça y est-il ?

— Mon Dieu, monsieur, j'accepterais avec le plus grand plaisir, mais je craindrais en m'éloignant...

— Soyez donc tranquille. Une piécette au garçon, et il nous prévient de l'arrivée de la voiture.

— Oh ! oui, c'est essentiel, car pour rien au monde je ne voudrais...

— Fiez-vous à moi. Je n'ai pas envie non plus de manquer le coche.

Cette aimable plaisanterie avait fait éclater de rire le bon monsieur Martin et triomphait de ses hésitations.

— Vous êtes gai, monsieur ! dit-il à Lafleur qui lui avait pris le bras et l'entraînait.

Vous êtes très gai ; j'aime ça !... Ce n'est pas comme ma femme qui est si...

— Vraiment ?

— Excellente personne ; mais quelquefois bien agaçante...

— Il y en a donc comme ça ?

M. Martin était, comme on le voit, un de ces types de bourgeois naïfs, confiants à l'excès et qui ne manquent jamais l'occasion de bavarder.

Du premier coup d'œil Lafleur avait jugé son homme.

Et le gredin s'était dit :

— Va toujours, mon bonhomme, déguise tout ce que tu voudras sur le compte de cette excellente madame Martin qui adore le tric-trac, tout à l'heure je vais te jouer une partie de ma façon que je te défie bien de gagner."

Et le valet du marquis de Presle souriait à part soi, de l'air d'un homme qui se sent certain de réussir.

Sans plus de façon, il avait pris le bras de son compagnon.

M. Martin allait peut-être s'étonner de cette familiarité. Mais Lafleur ne lui laissa pas le temps de se reconnaître.

Il l'avait, tout en causant, entraîné, ainsi que nous l'avons dit, jusque devant la porte du cabaret.

Mais au moment d'y pénétrer, le bourgeois manifesta quelque hésitation.

Il ebaucha même le jeu de physionomie de l'écolier qui, sur le point de commettre une frusque, s'assure que personne ne peut le surprendre.

— Eh bien, ricana Lafleur, qu'est-ce que vous avez donc ? Est-ce que vous craignez qu'il ait pris à Mme Martin la fantaisie...

— De me suivre ?... Oh ! Mme Martin attend mon retour, j'ose le dire, avec la plus grande impatience. Et cela pour deux motifs.

— D'abord, insinua Lafleur, pour faire sa partie de tric-trac.

— C'est vrai. Mais aussi pour embrasser ces deux jeunes filles qui nous arrivent d'Evreux.

— Ah ! Madame votre épouse...

— Adore les enfants !... Oui, monsieur, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire ; elle ne s'est, je crois, passionnée pour le jeu de tric-trac que par désespoir ! Ah ! si elle avait pu être mère, j'aurais évité bien des parties de ce jeu qui fait mon désespoir de chaque jour.

— Eh bien, venez bien vite vous dédommager en faisant quelques bonnes parties de ce piquet que vous aimez tant,

Mais cette fois encore Lafleur fut trompé dans son espoir d'entraîner enfin ce récalcitrant bourgeois.

La Frochard, revenant à la charge pour harceler les passants, s'était avancée en murmurant de cette voix traînante et pleurarde qu'elle savait prendre pour toucher le cœur des passants :

— Mes bons messieurs, n'oubliez pas...

Le valet fit un geste pour repousser la mendicante. Et brutalement il lui dit :

— Ah ça, ... c'est encore vous ?

— Mais vous ne m'avez encore rien donné, mon bon monsieur.

— Je ne donne jamais rien aux vieilles.

Cette épithète de vieille qu'on venait de lui lancer au visage avait, pour ainsi dire, médusé la mendicante. Elle adressa sournoisement un regard haineux à l'homme qui l'avait repoussée.

Mais reprenant, tout aussitôt, son air patelin, elle tourna les yeux vers M. Martin, avec cette expression cafarde et ce sourire faux qui réussissent si bien auprès des gens faciles à apitoyer.

M. Martin tira sa bourse dont il fit glisser les deux anneaux, pour y prendre un sou qu'il tendit à la vieille femme.

Lafleur haussa imperceptiblement les épaules.

Et par ce geste il manifestait l'impatience qui commençait à le gâcher.

C'est qu'il avait promis à son maître de réussir, et il se demandait si le hasard n'allait pas se mettre contre lui dans la partie engagée.

— Voyons, dit-il en reprenant le bras du gros homme dont il s'était improvisé l'ami, est-ce que nous n'en avons pas fini avec nos œuvres de charité ? Si vous désirez faire quelques cents de piquet, il n'y a plus beaucoup de temps à perdre... Entrons !

— Entrons ! répéta M. Martin

Pour plus de sûreté Lafleur fit passer son compagnon le premier, et s'adressant à la Frochard :

— Allons !... au large, la vieille, lui dit-il de nouveau.

— La vieille ! grommela celle-ci... Quand on prend de l'âge, adieu l'commerce !... Adieu l'agne-pain !...

Puis réfléchissant :

— C'est tout de même vrai que si j'avais une petite jeunesse à produire, ça me ferait de fameuses recettes par ici ; car dans ce cabaret du *Cœur-Volant* il vient des gens de la haute ! Mais, soupira la mégère j'ai pas d'filles !... Ah ! il aurait mieux valu, pour moi, d'en avoir une à la place de cet imbécile de Pierre... Ne v'là-t-il pas que ça se mêle d'être honnête ? Honnête !... voyez-vous ce monsieur !

Et, tout en haussant les épaules, la Frochard, après avoir jeté un coup d'œil sur la place, s'en alla en disant :

— N'y a plus un chat !... Je reviendrai pour le coche de Normandie.

En ce moment, en effet, les passants devenaient rares.

Seule, une femme vêtue comme le sont les ouvrières se montrait dans les environs.

Mais la Frochard n'avait pas jugé qu'il y eût une aumône à récolter de ce côté.

La personne dont il s'agit semblait en proie à quelque violente émotion.

Elle s'avancait sur le Pont-Neuf, d'un air inquiet, comme si elle eût craint d'être suivie, tournant la tête à chaque instant, puis reprenant sa marche d'un pas hésitant.

Elle s'était approchée du parapet, et se mit à contempler l'eau qui s'engouffrait avec un bruit sinistre entre les arches du pont.

Elle hésita de nouveau.

Puis, au bout de quelques secondes, elle se rejeta vivement en arrière.

Un bateau glissait sur la Seine, et des mariniers étaient occupés à décharger un chaland sur la rive.

L'inconnu se remit en marche, mais en rebroussant chemin vers le quai.

Elle se tordait les bras comme si elle eût été sous le coup d'une violente torture de l'âme.

C'était une grande et belle fille, un de ces types de parisienne des foubourgs, dont la stature vigoureuse n'exclut pas la grâce.

On sentait, en la voyant, qu'une profonde douleur avait envahi son âme.

Il y avait dans ses yeux une expression sauvage, où l'effarement se mêlait à de rapides éclairs de violence, où se décelaient le désespoir et le remords.

Que venait faire cette femme sur le Pont-Neuf, à l'heure où naissait le crépuscule ?

Pourquoi cette contemplation fiévreuse de l'eau qui donne le vertige aux désespérés ?

Pourquoi cette hésitation qui la ramenait sur le quai, devant ce cabaret d'où s'enlevaient, par la croisée ouverte, des chants d'ivrognes, des éclats de rire, des vociférations d'abrutis ; et, dominant tout ce tapage d'énergumènes, la voix de Jacques Frochard, le fils aîné de la mendicante, entonnant, d'une voix avinées, quelque chanson populaire ?

Pour s'en rendre bien compte, il faut connaître l'histoire de cette jeune femme aux allures si étranges.

Il faut savoir que cette malheureuse, résolu à en finir avec une existence de honte et de remords, n'est venue là que pour se précipiter dans le fleuve.

Et que si elle a retardé l'exécution de son sinistre projet, c'est qu'il fait jour, et que, la voyant se jeter à l'eau, quelque passant pourrait voler à son secours.

Or elle ne veut pas qu'on la sache.

Et la pauvre désespérée se laisse tomber sur un banc, pour y attendre la venue complète de la nuit.

Cette malheureuse jeune femme se nommait Marianne Vauthier.

Elle ne se souvenait guère des premières années de son enfance.

Elevée par une tante, elle avait été placée par celle-ci dès l'âge de douze ans, en apprentissage chez une coutière.

Elle y était devenue une bonne ouvrière, connaissant parfaitement son métier.

Aussi ne manquait-elle jamais d'ouvrage, et veillait-elle souvent, chez elle, pour augmenter ses économies.

Marianne était ce que l'on peut appeler une brave fille, dans toute l'acception du mot.

Très sérieuse de sa nature, elle savait si bien mettre en train ses camarades, qu'on l'adorait à l'atelier, où chacune aurait voulu l'avoir pour amie intime.

En outre, tout le monde l'estimait, parce qu'on la savait très honnête, très obligeante, et de bon conseil.

D'aucunes, parmi les plus hardies, — il y en a toujours dans les ateliers, — essayaient bien de la taquiner un peu sur son obstination à repousser les amoureux.

On la traitait alors de "petite Jeanne-d'Arc."

— C'est mon affaire à moi, disait-elle en riant, si je veux coiffer sainte Catherine !

Mais tout cela ne dépassait jamais les bornes de la plaisanterie inoffensive.

Marianne avait, comme on dit vulgairement, le cœur sur la main.

Elle en donna la preuve, lorsqu'une des ouvrières de l'atelier, Madeleine Bachelin mourut subitement, laissant un petit enfant sans soutien.

Bien quelle ne fût pas particulièrement liée avec la défunte, plus âgée qu'elle, Marianne Vauthier se joignit à celles qui proposèrent de venir au secours de l'orphelin.

Ces demoiselles accueillirent favorablement la pensée de se charger du pauvre petit être, et de l'élever comme l'enfant de l'atelier.

On avait pour cela tenu conseil. Et lorsque tout fut convenu, arrêté, on alla en masse faire part de cette grande détermination à la patronne de l'atelier, Mme Poidevin.

Celle-ci voulut, elle aussi, apporter son obole à cette bonne œuvre.

Puis elle se chargea de régler, comme elle devait l'être, cette charitable combinaison.

Il fut décidé que les ouvrières prélèveraient une petite part de leur paie de chaque semaine, et que cet argent serait placé dans une tire-lire, où ces demoiselles viendraient verser leur offrande.

La plus ancienne parmi les ouvrières,—la nièce de la patronne,—fut désignée, comme "trésorière."

Celle-ci tenait les comptes.

On ne prélevait sur la masse que la somme nécessaire à l'entretien de l'enfant.

Le reste devait, plus tard, former un petit capital destiné à subvenir aux frais de son éducation.

Marianne avait applaudi lorsque ses camarades avaient décidé qu'elles adopteraient, comme leur enfant à elles toutes, le fils de la pauvre Madeleine.

Elle ne manqua jamais, chaque semaine, d'aller verser son offrande dans la tire-lire.

Voilà pour ce qui concernait le cœur de l'ouvrière.

Quant à sa sagesse, c'était bien autre chose encore.

Marianne, à vingt ans, avait eu déjà à repousser bien des soupirants.

Ricuse avec ses camarades d'atelier, elle prenait l'air sérieux et froid, lorsqu'un galant se présentait.

Quand on la regardait trop en face, elle avait une façon de toiser son monde, qui décourageait les plus entreprenants.

Et si, malgré tout, quelque audacieux s'enhardissait trop, Marianne avait la main leste et assez forte pour enlever à l'audacieux l'envie de recommencer.

Un jour qu'elle avait évincé assez brusquement un amoureux, celui-ci lui adressa cette prédiction : "Patience, la belle !... vous ne serez pas toujours aussi sauvage ! Vous trouverez un jour votre maître !"

Cette prédiction ne devait malheureusement pas tarder à se réaliser.

Marianne était, depuis quelque temps, en butte aux persécutions de galants qu'elle avait assez lestement éconduits.

Ces garnements s'entendirent pour lui faire payer cher ses dédains.

Un soir qu'elle se sentit suivie, elle hâta le pas, lorsque tout à coup, au détour d'une rue, elle se trouva prise, sans savoir comment, au milieu d'une bande de vauriens.

Il n'y avait pas à essayer de s'esquiver ; il n'était plus temps.

Le cercle s'était refermé autour d'elle.

Pour éviter d'être entraînée de force, elle n'avait que la ressource d'appeler au secours.

Elle poussa des cris de détresse.

Ces cris furent entendus par un jeune homme qui venait, paraît-il, au même moment rejoindre les vauriens qui entouraient la jeune fille, car il s'écria en voyant Marianne :

Mais j'la connais cette demoiselle... C'est la belle Marianne !

En entendant prononcer son nom par un inconnu, la jeune fille sentit naître en elle—après une terreur folle—l'espérance qu'elle allait être sauvée.

Et son cœur éprouva pour cet inconnu qui venait à son secours un sentiment de gratitude, lorsqu'elle l'entendit ajouter :

—A bas les pattes, vous-autres ! Et le premier qui touche à un cheveu de mademoiselle, je lui fais son affaire.

A cette déclaration, il y eut une sourde révolte parmi les vauriens qui tenaient toujours leur victime par les bras.

—Ah ! ça, s'exclama l'un d'eux en toisant le défenseur improvisé, est-ce qu'elle n'est pas à nous comme à toi ?

—C'est ce que nous allons voir ! cria l'inconnu en levant le bâton qu'il tenait à la main.

Et, sans ajouter une menace, il se mit à faire manœuvrer sa canne, frappant à coups redoublés au peu partout autour de lui. Si bien qu'il mit bientôt toute la bande en déroute.

Alors se tournant vers Marianne, l'inconnu lui dit :

—Vous êtes libre, mademoiselle !

Et comme il s'essuyait le front, Marianne vit que la main du courageux jeune homme était couverte de sang.

—Vous êtes blessé ! fit-elle.

—Oh ! ce n'est rien qu'une égratignure ; on en a vu bien d'autres dans ma famille.

Et il ajouta en saluant de la tête :

—Maintenant, filez bien vite chez vous, et soyez tranquille, je marche derrière.

Marianne se remit en route, très émue. Et, tout en marchant, elle cherchait, dans son esprit, une formule pour remercier celui qui avait si courageusement pris sa défense.

Arrivée à la porte de la maison qu'elle habitait, elle se tourna vers le jeune homme, et lui dit :

—Vous m'avez rendu un bien grand service, monsieur, et je ne sais comment reconnaître...

Il ne répondit pas, mais son regard avait cherché celui de la jeune fille, et celle-ci sentit quelque chose d'étrange se passer en elle.

Elle voulut baisser les yeux, mais ils restaient comme rivés sur ceux de l'inconnu.

Une vague subite envahit les joues de Marianne. Elle demeurait là, muette, devant son sauveur, sans penser qu'elle était à la porte de son domicile, qu'il était tard, et qu'il serait convenable de remercier tout de suite, et de se retirer.

Involontairement elle restait en présence du jeune homme. Et pour avoir un prétexte d'agir ainsi, elle dit avec vivacité :

—Je vois bien que vous êtes blessé plus gravement que vous ne le disiez...

—Eh bien ! mademoiselle, ça me rappellera plus longtemps que j'ai eu le bonheur de venir à votre secours.

Cette fois, Marianne était interdite. Les paroles de l'inconnu avaient eu un écho dans son cœur.

—Votre conduite, dit-elle avec un léger tremblement dans la voix, est de celles qui...

Elle hésitait.

—N'allez-vous pas m'offrir une récompense honnête ? interrompit en souriant le jeune homme.

Et son regard plongea de nouveau dans celui de Marianne.

La jeune fille demeura les yeux attachés sur son sauveur jusqu'à ce qu'il eût disparu au détour de la rue.

Lorsqu'elle ne put plus l'apercevoir, elle resta encore là, comme absorbée dans une profonde méditation.

Que lui était-il arrivé ?

Quel changement venait de s'opérer en elle ?

Pourquoi cette mélancolie subite ?

Pourquoi vint-il à Marianne l'idée que l'inconnu s'était caché dans l'encoignure de la rue, et qu'il allait revenir sur ses pas ?

Pourquoi éprouva-t-elle comme un désappointement de s'être trompée ?

Et, le lendemain au sortir de l'atelier, pourquoi marcha-t-elle lentement comme si elle eût espéré voir arriver son sauveur de la veille ? Et, en se sentant suivre, pourquoi eut-elle le pressentiment que c'était lui. Pourquoi fut-elle heureuse de penser qu'elle allait le revoir, qu'il allait lui parler ?

Hélas ! il y a là tout le secret des amours naissantes.

Marianne Vauthier se laissa aller à accepter les hommages de l'inconnu ; peu à peu, elle consentit à y répondre. Elle se laissa prendre aux promesses d'"amour éternel"...

Elle fut la plus heureuse des femmes, dans les commencements de sa liaison avec Jacques Frochard.

Puis arriva le déçancement.

Marianne s'était trompée sur le compte de son amant. Celui-ci avait agi avec une rare habileté, pour arriver à ses fins.

Elle l'avait aimé dès la première heure de leur rencontre.

Elle ne voyait que Jacques, elle ne vivait que pour Jacques.

Et le premier nuage survenant dans leur liaison trouva encore la grande fille toujours et plus que jamais disposée à se montrer conciliante.

Elle excusait les emportements de Jacques, et lorsqu'elle aurait pu lui faire honte de sa paresse et de ses exigences toujours injustes et de plus en plus grandes, elle se disait

qu'à force de patience et de douceur, elle arriverait à le corriger.

—Je lui donnerai l'exemple, pensait-elle, et me voyant travailler pour lui, il aura bien certainement honte de sa paresse.

Et elle en concluait que Jacques finirait par se mettre résolument au travail pour lui rendre la vie douce et heureuse.

Pour cela, il ne lui fallait que sacrifier quelques mauvaises habitudes et surtout rompre avec les connaissances déplorables qu'il fréquentait.

Elle espérait bien l'y décider. Et, se disait-elle en se bécotant d'illusions, je lui ferai un intérieur si agréable, si heureux, qu'il ne pourra plus jamais s'éloigner de moi.

Pauvre Marianne, pauvre fille animée des meilleurs sentiments, elle supposait que Jacques le débauché, le querelleur, le paresseux s'amenderait, et ne vivrait plus que pour elle.

Hélas ! ces douces illusions, la plus sombre réalité devait bientôt les dissiper.

Après avoir laissé supposer qu'il se corrigerait, Jacques retomba de plus belle dans sa vie de paresse et de débauche.

Marianne en éprouva un chagrin violent. Mais elle ne fit rien pour rompre avec celui qui avait si mal répondu à ses espérances et à ses exhortations.

Elle était bien décidément sous le joug. Et le pouvoir qu'exerçait sur elle celui qui avait su devenir son maître était si grand, si absolu, que la malheureuse perdit peu à peu toute énergie, toute volonté. Il y avait loin, maintenant, de cette femme timorée, tremblant sous le regard de Jacques, à la fille qui repoussait si énergiquement les audacieux, et tirait vanité de son indépendance.

Marianne ne se sentait plus le courage d'essayer même une révolte contre son cœur si faible et si lâche.

Elle obéissait aveuglément, apportant, chaque semaine, sa paie à l'homme dégradé qui vivait ainsi de son travail à elle, comme il vivait du travail de sa mère, la mendicante et de son frère, le remouleur.

Et le cynique gredin acceptait le tout, avec un calme superbe, comme s'il se fût agi d'une redevance légitime perçue.

Ne savait-il pas, depuis longtemps, que Marianne était sous sa domination absolue ?

Ne savait-il pas qu'il jouait vis-à-vis d'elle le rôle du dompteur qui force sa lionne à se coucher à ses pieds, et la tient soumise, obéissante, fascinée sous son regard ?

Il n'y a pas de si bon métier qui n'ait ses temps de chômage ; l'ouvrière la plus habile et la plus laborieuse est bien forcée alors de rester chez elle les bras croisés. Marianne avait passé par là plus d'une fois, sans en avoir trop souffert ; mais à présent que, grâce à Jacques Frochard, toutes ses économies, toutes ses ressources avaient été dissipées chez le marchand de vin ou dans les maisons de jeu, elle se demandait comment on ferait pour vivre quand les mauvais jours reviendraient.

Jacques n'admettait pas que cela fût possible et que la caisse restât vide parce que l'aiguille ne marcherait plus.

La situation tant redoutée ne tarda pas à se produire. La morte saison arriva fatalement, comme tous les ans.

Marianne, avant d'avoir rencontré Jacques, prenait alors sur ses économies ce qu'il lui manquait pour vivre ; mais, depuis longtemps, la chose n'était plus possible.

Jusque-là, cependant, elle n'avait jamais manqué de déposer fidèlement sa petite offrande dans le tire-lire de l'enfant de l'atelier.

Elle s'était plusieurs fois privée de déjeuner pour mettre de côté, sou à sou, la modeste somme.

Un matin, au moment où Marianne le quittait pour aller à son ouvrage, le fils de la Frochard la retint.

Puis, la regardant comme il savait le faire quand il voulait être obéi :

—Marianne, lui dit-il, j'ai besoin d'argent pour demain samedi.

—De l'argent ? Tu sais bien, Jacques, que je n'en ai pas ! Attends au moins la paye de la semaine prochaine.

—Attends, tu plaisantes ! Il m'en faut, te dis-je. J'en veux ! Et si tu reviens les mains vides, tant pis pour toi ! Je connais plus d'une belle fille qui sera trop heureuse de m'ouvrir sa bourse.

—Tu me quitterais pour retourner avec ces filles-là.

—Te voilà avertie, à tantôt !

—Oh ! Seigneur ! où suis-je tombée ? murmura Marianne en le regardant s'éloigner.

Et, pendant quelques minutes, il sembla qu'une transformation allait s'opérer en elle.

A voir le regard sévère, presque haineux, qu'elle adressa à l'homme qui venait de la menacer d'un abandon immédiat, on eût pu croire que Marianne se révoltait à la fin, et allait se soustraire à la honteuse domination de Jacques.

Plongée dans une douloureuse rêverie, elle avait repris le chemin de l'atelier.

Une fois assise à la grande table avec les autres ouvrières, elle se mit à l'ouvrage sans proférer une parole.

Le jour était à la gaieté, aux éclats de rire, voire même aux chansons légères.

Les fenêtres, grandes ouvertes, laissaient pénétrer un air délicieux, et les rayons d'un soleil éclatant caressaient les bras nus et des mains blanches dont les doigts effilés semblaient jouer bien plus que travailler.

Marianne n'entendait et ne voyait rien.

Sa pensée était ailleurs.

De l'argent ? où en trouverait-elle ?

Hélas elle n'avait plus le moindre petit bijou à vendre ou à mettre en gage, elle ne possédait plus qu'une seule robe, celle de tous les jours.

Et l'odieuse menace de son amant la poursuivait sans cesse.

Trahie ! abandonnée par lui ! Elle en mourrait.

Quand elle vit ses camarades plier leurs tabliers de travail et les déposer dans les tiroirs qui leur étaient réservés, il lui sembla que l'heure du supplice allait sonner pour elle.

—Eh ! Marianne ! Est-ce que tu ne viens pas ? lui disait-on en sortant.

—Si, si... je n'ai plus que quelques points à faire !

Elle retardait autant que possible, l'instant de ce départ qui la faisait trembler.

Et cependant elle ne pouvait rester plus longtemps chez madame Poidevin, car déjà les domestiques demandaient si elles pouvaient balayer l'atelier et mettre tout en ordre.

Marianne n'avait plus de prétexte à donner. Depuis longtemps son ouvrage était achevé.

—Que faire ? Emprunter ? A qui ? A quelqu'une de ses camarades ?

Ne savait-on pas qu'elle vivait avec la plus grande économie ? Les rieuses de l'atelier disaient en parlant d'elle : " Cette sournoise de Marianne... Elle se met une bonne petite dot de côté."

Elle n'avait pas répondu, craignant de se trahir.

Comment essayer d'emprunter après cela ?

Sa tête se troublait.

Il y avait de l'effarement dans ses yeux, et son esprit acceptait, de prime abord, les idées les plus extravagantes, les plus contradictoires.

Tout à coup, dans son affolement, elle eut un moment de vertige.

Elle entendait Jacques, son Jacques à elle, prodiguant à une autre ses douces paroles d'amour.

Ses oreilles bourdonnaient, le sang lui affluait au cœur avec violence. Il lui fallait trouver un moyen à tout prix...

Marianne poussa une exclamation. Elle avait trouvé.

Elle irait raconter à Mme Poidevin qu'elle voulait envoyer un peu d'argent à la vieille tante qui l'avait élevée, laquelle était infirme et s'adressait à elle.

C'était vraisemblable !...

Marianne s'arrêta à cette idée et courut frapper à la porte de l'appartement de sa patronne.

—Madame est sortie ! lui dit la domestique qui, l'entendant frapper, était accourue.

—Sortie ?

Ce mot s'échappa presque dans un cri des lèvres de l'ouvrière.

—Sortie ? reprit-elle... pour longtemps ?

—Probablement ! elle n'a rien dit en partant.

Mais alors, à la grande surprise de la bonne, Marianne murmura comme se parlant à soi-même :

—C'est égal, je l'attendrai !

Et tout haut :

—Je vais rester dans l'atelier pour attendre le retour de madame. Il faut absolument que je lui parle ce soir même.

Et laissant là la domestique, l'ouvrière se dirigea vers l'atelier.

Puis, la porte refermée derrière elle, Marianne se mit à réfléchir. Certes, dans le premier moment, elle eût tout osé. Mais, maintenant, elle se prenait à avoir de nouvelles hésitations.

Elle s'était levée et marchait à grands pas dans l'atelier.

Parfois elle s'arrêtait pour écouter. Il lui semblait attendre monter. Ah ! si ce pouvait être Mme Poidevin ! Elle obtiendrait d'elle l'argent dont elle avait besoin, ou bien elle saurait se le procurer à quelque prix que ce fût.

Sous le coup de son amour maudit, elle descendait un à un tous les échelons de l'honnêteté.

Et, à force de capitulations successives, elle en était arrivée à admettre comme possibles les choses les plus monstrueuses.

Elle avait bien encore quelques rares lueurs de bon sens, pendant lesquelles elle voyait clair dans sa vie, et tout son sang se révoltait en elle, tout son courage lui revenait pour lui dicter de sages résolutions.

Ces retours à la raison étaient, hélas ! éphémères.

Elle se remit à marcher avec agitation.

Dans sa préoccupation, elle ouvrait les tiroirs de la grande table de travail.

Et ses mains s'y plongeaient, comme si elle eût pensé y trouver de l'argent.

Elle s'en serait emparée, peut-être.

Jacques ne lui avait-il pas dit :

—Il me faut de l'argent, à tout prix."

A tout prix !

Ces mots lui bourdonnaient dans la tête comme pour la rendre folle !

A tout prix !

Ces paroles maudites qu'elle ressassait mentalement s'acharnaient à troubler son esprit, à l'affoler, à lui faire désirer de trouver quelque objet de valeur dans ces tiroirs où elle fouillait, fouillait encore, bouleversait tout ce qui passait sous sa main...

Et l'heure marchait toujours...

Et Mme Poidevin ne revenait pas !

Jacques allait s'impacienter. Si elle tardait trop longtemps, il mettrait ses menaces à exécution !...

Marianne étouffa, à cette idée, un cri de rage.

Inconsciemment elle courut à la porte qui faisait communiquer l'atelier avec le petit salon de Mme Poidevin.

Sous sa main fiévreuse, le loquet se souleva...

La porte était grande ouverte devant elle...

Elle pénétra dans le salon, à pas de loup, comme une voleuse de profession.

Elle avait peur ! Son sang se figeait dans ses veines. Elle s'arrêta écoutant !

Si quelqu'un survenait pour la surprendre !

Cette idée d'être soupçonnée lui fit faire un pas de retraite.

Elle voulait s'enfuir ; mais quelque chose de plus fort que sa volonté la retenait dans ce petit salon...

Pourquoi ?... Elle ne s'en était pas rendu compte. Et cependant elle se glissait tout le long des meubles, touchant à tout.

...Soudain la pendule sonna...

A ce bruit Marianne sursauta. Elle avait de ces frayeurs subites qui font tressaillir les voleurs au moindre bruit.

Elle était donc une voleuse, aussi, elle ?

Mais cette pensée qui eût soulevé, il y a quelques instants à peine, son cœur de dégoût, cette pensée s'acclimatait insensiblement dans sa tête...

Elle osait maintenant !

Les yeux fixés sur la pendule, elle éprouva une commotion terrible en pensant que, depuis plus d'une heure, Jacques l'attendait !

Cette fois, elle le sentait bien, elle eût volé, si elle en eût trouvé l'occasion.

Et, dans son désespoir, elle ne prenait plus de précautions pour étouffer le bruit de ses pas. Elle piétinait comme une tigresse qui attend une proie au passage.

Il lui fallait cette proie à elle... à tout prix !...

En ce moment les mauvais instincts s'évillèrent dans son cœur avec une violence extrême. Elle descendait avec une rapidité vertigineuse dans l'abîme qui devait, fatalement, englutir tout ce qu'il y avait encore d'honnête en elle...

Ses traits se contractaient et sur son visage, autrefois si calme, se lisait une expression de froide cruauté.

Tout à coup elle bondit vers un petit chiffonnier en bois de rose...

Il pouvait y avoir là de l'argent ou des bijoux.

Elle n'hésita pas. Les mains en avant, elle voulut ouvrir le tiroir. Mais elle s'arrêta. Sur ce meuble qu'elle allait forcer se trouvait la tire-lire où l'on mettait l'argent destiné à l'enfant de Madeleine...

Elle s'arrêta, la malheureuse, le corps saisi d'un tressaillement, le visage blême, les yeux fixés sur la tire-lire.

Elle s'arrêta dans l'accomplissement du crime qu'elle allait commettre, car il lui semblait entendre la voix de Madeleine, lui murmurer aux oreilles :

--Voleuse !... Voleuse !... Voleuse !...

Que se passa-t-il en elle en ce moment de terrible émotion ? D'où vient que cette femme perdit, en quelques secondes, tous les sentiments généreux, au point d'en arriver dernier degré de l'abjection ?

Une voix venait de se faire entendre ; une voix partie de la rue...

La voix de Jacques enfin, qui disait :

—Je m'en vais, Marianne, et pour toujours !"

C'en était fait.

Rien ne pouvait plus retenir la malheureuse sur la pente fatale où elle glissait.

D'un brusque mouvement, elle saisit la tire-lire.

Et comme elle était trop grande pour qu'il fût possible de la cacher, elle la brisa.

Tout le contenu de cette tire-lire se répandit sur le parquet.

Il y avait quelques pièces blanches et des sous.

Les sous économisés par celles qui s'étaient donné pour mission d'élever, à leurs frais, l'enfant de leur infortunée camade Madeleine Bachelin.

Marianne s'arrêta, le cœur bourré de remords, devant cet argent qui appartenait à l'enfant de la morte...

Mais, en ce moment, la voix de Jacques retentit de nouveau.

Il chantait, cette fois, en s'éloignant :

Lise a quitté son amoureux,

On en perd une, on en r'prend deux.

Marianne eut un long tressaillement.

Sa tête s'égara tout à fait.

Elle prit l'argent à pleines mains...

Et s'enfuit.

A la porte elle rencontra la servante.

Interdite, elle voulut poursuivre son chemin.

Mais cette fille, en voyant son trouble, essaya de l'arrêter par le bras.

D'un geste violent, Marianne la repoussa.

Elle arriva, en courant, jusqu'à la porte de l'appartement et la franchit d'un bond.

Dans l'escalier, elle se rencontra face avec Mme Poidevin.
Marianne ne s'arrêta pas.

Elle avait hâte de rejoindre Jacques.

Il avait fait d'elle une voleuse !

Elle lui appartenait désormais plus entièrement encore qu'elle ne lui avait appartenu jusque là.

Il n'était plus son amant, il était son maître.

Elle venait de franchir la porte cochère et d'arriver dans la rue.

A ce moment elle s'arrêta, tout à coup, et demeura comme pétrifiée, les pieds rivés au sol.

La croisée s'était ouverte au-dessus de sa tête.

Et la bonne de Mme Poidevin criait :

— Arrêtez la voleuse ! Arrêtez la voleuse !

Marianne fit un effort désespéré, et réussit à courir.

Il était temps.

Les soldats du guet s'étaient mis à sa poursuite.

Tout le monde criait :

— Arrêtez-la ! C'est une voleuse !

Elle trouva une agilité incroyable pour fuir ! Et, arrivée au détour de la rue, elle se glissa, sans être vue, dans une allée.

Et là, blottie dans un coin, elle entendit les pas des soldats qui couraient.

Ils dépassèrent l'allée. Elle se crut sauvé ! Ils avaient sa trace !

Alors, le cœur battant avec violence, la tête en feu, Marianne reprit sa course folle !

Elle arriva haletante et remit l'argent à Jacques.

Il la reçut avec un ricanement moqueur.

— Tu as bien fait de venir, lui dit-il car j'allais m'en aller.

Puis, sans s'informer du moyen qu'elle avait employé pour se procurer cet argent, il ajouta :

— Je t'attends à souper avec les amis ! Tu viendras, je le veux !

A souper ! c'était, non pour payer quelque pressante dette, mais bien pour souper avec des amis que Jacques avait fait d'elle une voleuse !

A cette pensée un remords étreignit Marianne au cœur, la colère lui monta au cerveau. Elle vit clairement dans quel abîme elle était tombée. Et retrouvant un courage qui depuis longtemps l'avait abandonnée, elle répondit :

— Je n'irai pas !

Jacques Frochard eut alors un de ces regards qui enlevaient à la jeune femme toute volonté de résistance.

Il lui saisit le bras en disant :

— Tu viendras !... Je le veux !

Puis, tournant les talons, il la laissa sans force, brisée par le souvenir et l'émotion.

La malheureuse suffoquait. Les sanglots l'étrouffaient.

Elle détourna les yeux pour ne plus être tentée de suivre Jacques.

La raison lui revint escortée des plus cuisants remords.

Elle eut honte d'elle-même. Et la pensée lui vint, pour échapper au misérable qui l'avait rendue voleuse, de se réfugier dans la mort.

II

Le cabaret dans lequel Lafleur avait entraîné M. Martin regorgeait de monde lorsque nos deux personnages y pénétrèrent.

Il y avait là un mélange d'individus de toute classe, bourgeois du quartier qui venaient, — comme d'habitude, — faire leur partie.

D'autres personnes, hommes et femmes, attendaient l'arrivée du coche qui leur ramenait des parents ou des amis.

Il y avait encore, assis et buvant, les éternels "piliers de cabaret," ces innocents qui vivent au hasard, toujours à l'affût du naïf qui pourvoira aux frais de la journée.

Et, pêle-mêle avec tout ce monde, de jeunes gentilshommes courant les bouges à la recherche d'aventures, et donnant aux petites gens le spectacle de leurs débauches.

Ce ne fut qu'après bien des cahots que nos deux hommes aperçurent tout au fond de la salle, une table que les consommateurs avaient négligée, parce qu'on n'y voyait guère dans le coin où elle se trouvait.

— Voici notre affaire ! s'écria Lafleur en s'installant sur un des tabourets.

Et, indiquant la place en face de lui :

— Essayez vous là, mon cher monsieur Martin, vous aurez le jour dans le dos, et ça vous sera plus commode pour voir vos cartes... Quant à moi ajouta-t-il en riant, j'y vois dans l'obscurité... tout comme les chats !

Lorsqu'il s'agissait de faire une partie de piquet et de déguster un verre de bon vin, M. Martin ne négligeait que très difficilement l'occasion.

En ces moments-là, son esprit se dégageait bien vite de toutes les autres préoccupations.

Il s'assit donc et frappa de sa tabatière sur la table.

Mais il n'était pas facile de se faire servir, paraît-il ; au bout d'un moment Lafleur qui, commençait à s'impatienter, cria :

— Holà !... garçon !

Il avait hâte de se débarrasser de l'importun.

L'heure avançait.

De son côté, M. Martin était également très pressé.

Il avait déjà aspiré deux énormes prises, et se mettait en devoir de se barbouiller les narines de tabac à la rose.

Puis, l'impatience augmentant, il faisait tourner fièvreusement sa tabatière entre ses doigts.

Le garçon parut enfin et Lafleur commanda :

— Un jeu de piquet... bien vite !

— Avec une bouteille de vouvray... du vieux ! s'empressa d'ajouter M. Martin.

En attendant qu'on les servit, Lafleur jetait un coup d'œil scrutateur autour de lui, pour voir si, parmi les voisins, quelqu'un ne pourrait pas l'observer à un moment donné.

Il avait eu la précaution, ainsi que nous l'avons dit, de placer son compagnon en pleine lumière, tandis qu'il se mettait dans l'ombre.

Cette tactique allait lui permettre, pensait-il, de suivre le jeu de physionomie de son homme et de se rendre bien compte de l'état exact où M. Martin se trouverait après avoir copieusement attaqué le vouvray.

On avait apporté le jeu de cartes, les verres et une bouteille suffisamment maquillée de poussière, avec la traditionnelle toile d'araignée sur le bouchon.

Et comme le garçon se disposait à servir deux simples verres :

— Laissez-nous la bouteille entière, dit Lafleur, si ce vin est bon, comme je le suppose, on ne se contentera certainement pas de ne lui dire que... deux mots !

M. Martin se purlécha les lèvres du bout de la langue, comme eût pu le faire un fin connaisseur. Et désormais Lafleur était bien certain que son vis-à-vis raffolait (selon sa propre expression) bien plus encore de vouvray vieux que du piquet.

— Avant d'entamer la partie, dit le rusé valet, il faut ce me semble, trinquer un peu, mon cher Monsieur !

M. Martin prit délicatement son verre du bout des doigts, et le choqua contre celui de son adversaire.

Puis, en fin gourmet, il aspira quelques gouttes du liquide qu'il dégusta le plus consciencieusement du monde.

— Donc, fit Lafleur, c'est convenu, nous gardons la bouteille, et... nous la jouons ?

En cent-cinquante sec !... Aussi sec que cet excellent petit vin...

Et, charmé d'avoir placé cette fine plaisanterie, M. Martin vida d'un trait tout ce qui restait de vin dans son verre.

Le valet eut un imperceptible sourire.

— Il lève joliment bien le coude pour commencer, pensa-t-il, ça fait mon affaire.

Convaincu qu'il suffirait d'une simple bouteille de ce petit vin capiteux pour qu'il eut raison de son homme, Lafleur présenta le jeu de cartes qu'il venait de couper.

M. Martin, mouilla son pouce et ses lèvres, et servi en comptant tout haut :

—Deux pour vous, deux pour moi...

Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ayant placé le talon pour l'écart, il releva son jeu, carte par carte, les classant par couleurs et on éventail dans sa main.

Quant à Lafleur, comme un joueur de profession, il avait en rion de temps étalé son jeu. Ce qui lui permit d'emplir, pour la seconde fois le verre de son adversaire.

—A vous à écarter ! dit M. Martin.

Et regardant son vis-à-vis en souriant :

—Ça ne sera peut-être pas bien difficile, n'est-ce pas ?

Lafleur, sans répondre, jeta vivement cinq cartes de côté et releva son écart.

Mais tout aussitôt M. Martin exhala une exclamation de plaisir.

—Bon ! C'est vraiment extraordinaire ! je prends trois as à l'écart. Allons, comptez, ajouta-t-il d'un petit air narquois. Je vous attends !

Puis, en manière de satisfaction, il prit machinalement le verre de vin. Mais, au moment de le porter à ses lèvres, une réflexion lui vint :

—C'est le second ! fit-il.

—Eh bien ! riposta Lafleur qui voulait paraître mauvais joueur, un ou deux, qu'est-ce que ça fait ? Puisque vous avez beau jeu, c'est vous qui gagnerez !

—Mis en bonne humeur, le gros bourgeois tapa sur la table en criant :

—Garçon ! une seconde bouteille du même !

Puis il ajouta, en regardant malicieusement son adversaire.

—Si je gagne... je vous donnerai votre revanche.

Lafleur continuait à penser que M. Martin allait de lui même au devant de l'ivresse qu'il avait l'intention de provoquer.

—J'en serai quitte pour deux bouteilles, se dit le domestique du marquis, et vraiment ce n'est pas trop cher.

M. Martin avait rempli les deux verres du vin frais que le garçon venait d'apporter.

Lafleur se mit à compter son jeu.

—Trente-sept au point ?

—Pas bon ! ricana M. Martin.

—Tierce au roi ?

—Encore moins bon !

—Trois valets ?

—Allons donc ! Vous ne le voudriez pas !

—Alors, grommela Lafleur, je compte "un"... C'est du carreau !

—Et moi, je dis : Cinquante au point, quinte majeure et quatorze d'as, fit le bourgeois en étalant son jeu sur la table.

...Et tenez-vous bien, ajouta-t-il, je vous mène à une carte.

Gardez la bonne.

Lafleur ayant fourni dix fois à l'attaque, et n'ayant plus que deux cartes en main, s'arrêta un instant comme s'il eût été très sérieusement occupé de son jeu.

—C'est grave, dit-il se parlant à soi-même.

M. Martin était radieux.

Cette fois il n'hésita plus à arroser sa joie, et le petit vin sec "glouglouta" dans son gosier.

Puis, reposant vivement son verre, car son adversaire avait joué pendant ce temps.

—Capot ! s'exclama-t-il joyeusement. C'est un coup royal...

Ça me fait : Quinze et cinq, vingt ; et quatorze, quatre-vingt quatorze, et douze de cartes jouées, cent six, et quarante de capote, cent quarante-six !... C'est magnifique, merveilleux ! Je ne joue plus que pour quatre points !... C'est-il une chance, hein, mon cher monsieur !

—A moi à faire ! répondit simplement Lafleur.

Ce qu'observait, en ce moment, le maître drôle, tout en pa-

raissant très contrarié de l'échec qu'il venait de subir, c'est que le visage de son adversaire s'enluminait.

Et le valet en augurait que l'ivresse arrivait rapidement.

Aussi voulut-il porter le dernier coup à son adversaire, en l'obligeant à causer.

—Voyons, dit-il, je considère cette partie comme perdue...

—A moins d'un miracle ! insinua d'un petit air narquois M. Martin. Mais au jeu tout est possible.

Et il ajouta :

—Du reste, si nous avons le temps, je vous donnerais bien votre revanche.

—Soyez tranquille, dit en ricanant Lafleur, vous ne manquerez pas le coche.

Puis, tirant sa montre, il la présenta à son interlocuteur.

—Vous voyez, nous avons pas mal de temps à attendre.

—Soit ! dit le bourgeois, j'accepte, à condition que la seconde partie aille aussi vite que la première.

—Vous y prendriez goût, n'est-ce pas ?

Tout en parlant, Lafleur avait rempli les verres.

Ce que voyant, M. Martin cria :

—Garçon ! encore une bouteille. Et toujours du même.

Le valet du marquis faillit laisser échapper son jeu.

Il écarquilla les yeux, de l'air d'un homme au comble de la surprise.

Quant au gros homme, il ne remarquait rien.

Tout entier à son jeu, il gagna, comme on le pense, haut la main la partie.

Et faisant sauter le bouchon de la troisième bouteille d'un vigoureux coup de pouce :

—Allons ! à vous à battre les cartes, dit-il, pendant ce temps je vais verser le vin.

Lafleur ne savait plus que penser.

M. Martin était un tantinet plus gai, mais c'était tout. Il ne perdait pas un atome de mémoire, car, avant d'entamer la seconde partie, il dit à son compagnon :

—Vous savez, il ne faut pas manquer l'arrivée du coche d'Evreux. Ah ! c'est que c'est sérieux, ça ; et je ne voudrais pas, pour douze bouteilles de ce petit vin-là, me trouver en défaut !

Lafleur voulut éloigner tout soupçon chez sa victime.

Il détourna la conversation.

—C'est égal, fit-il, vous m'avez brossé là, d'une singulière façon, et je n'y suis pas habitué.

—Oh ! loyalement, monsieur, je vous le jure sur mon honneur !

Et comme M. Martin avait, tout à coup, pris un air vexé.

—Voilà que vous vous fâchez, dit le rusé valet. Vraiment, cher monsieur, vous avez la tête près du bonnet.

—C'est ma nature, voyez-vous, déclara le gros homme. Franche, loyale. Et vous pouvez me croire. Je suis incapable de...

Il n'acheva pas.

Lafleur avait saisi son verre et demandait à trinquer.

—Va pour celle-ci encore, dit M. Martin, une de plus, une de moins.

La fin de la phrase se noya dans le verre que le bourgeois vida d'un trait.

Lafleur était tellement stupéfait, qu'il laissa son verre plein sur la table :

—Quoi ! dit son adversaire, vous ne me faites pas raison ? C'est donc que vous me gardez rancune ?

C'était au tour du valet de M. de Presles de donner les cartes.

Il le fit machinalement sans quitter des yeux le visage de M. Martin.

—Franchement, dit le bourgeois, je suis enchanté de vous avoir rencontré.

—Vraiment ?

—Oh ! là, sur l'honneur !

—Vous me voyez ravi.

—Pour deux motifs, cher monsieur !

—D'abord parce que vous m'avez battu une première fois ?

—Et que vous allez prendre votre revanche, car vous avez déjà une jolie avance.

Lafleur sourit du bout des lèvres. Mais il était très préoccupé.

—Le second motif, continua M. Martin, c'est que, depuis longtemps, je n'avais vu d'aussi bon vouvray.

Il regardait amoureusement la bouteille déjà aux deux tiers vide.

—Ah ! soupira-t-il, il n'en reste au plus que pour un tout petit verre.

Puis, changeant de ton :

—Du reste, nous aurons probablement une belle affaire.

—Alors ?

Sans répondre, le bourgeois négligeant le garçon :

—Une autre fiole ! glapit-il joyeusement. Et encore du même !

Lafleur avait fait un bond comme s'il allait tomber à la renverse.

—On peut commander d'avance, n'est-ce pas ? dit en riant clair M. Martin. Quand le vin est servi, il faut toujours le boire !

Le visage du valet prit une expression de désappointement telle que le bourgeois fut bien obligé de le remarquer.

—Est-ce que vous seriez indisposé ? s'informa-t-il avec intérêt.

—Pas du tout !

—C'est que... vous n'avez peut-être pas l'habitude de boire... autant... Fût puis, ce petit vin-là est traître en diable, lorsqu'on n'y est pas habitué.

—Oh ! moi, fit Lafleur qui craignait de laisser prise à un soupçon, je bois, aussi.

—Allons ! tant mieux ! tant mieux !

—Pourquoi ?

—Parce que nous pourrions encore boire le coup de l'étrier, avant de nous quitter !

M. Martin arrêta au passage le garçon qui faisait sa tournée entre les tables. Et tout doucement :

—Apporte-nous une bonne fiole.

—Du même ? demanda le garçon surpris.

—Oui ! mais de derrière les fagots ! Tu sais, je m'y connais, moi...

—Comment ! s'exclama Lafleur au comble de l'ahurissement, ça fait quatre bouteilles !

—Eh ! bien, mon cher adversaire, ricana M. Martin, sachez donc que quatre, à moi tout seul, ne me feraient pas peur.

—Quatre bouteilles ! à vous seul !

—Oui, quatre, et même cinq. Je bois ça comme du petit lait.

—Comme du lait ! répéta Lafleur atterré.

—C'est bien naturel, j'ai fait ma fortune dans le commerce des liquides et, parmi nos confrères, il n'y en avait pas un qui pût me tenir tête !

Lafleur eut un haut-le-corps.

Il était pris dans son propre piège. C'était à recommencer ! Il résolut de changer de tactique.

Il pensa au flacon de narcotique dont il s'était muni, et qui devait servir pour vaincre la résistance de la jeune fille qu'il allait enlever.

Et, sans être vu, il glissa sa main dans la poche de son gilet pour s'assurer que la fiole s'y trouvait toujours.

Mais encore fallait-il trouver l'occasion de s'en servir utilement et prudemment,

Pour cela, le valet voulu occuper l'attention de son adversaire.

—Faisons la belle, dit-il.

Et M. Martin se mit à battre les cartes.

Mais à ce moment il se fit un certain remue-ménage dans le cabaret.

Plusieurs consommateurs se levèrent en même temps, comme s'ils avaient répondu à un même signal.

Assis, comme on sait, tout au fond de l'établissement, M. Martin ne pouvait juger de ce qui se passait. D'autant plus que Lafleur avait pris soin de lui faire tourner le dos à la porte.

Cependant le bruit augmentait ; on remuait les tabourets, on déplaçait les tables, des gens plus pressés appelaient à haute voix le garçon pour régler le montant des consommations.

Quelques-uns, dans leur précipitation à sortir, en bousculaient d'autres qui ne leur ménageaient pas les interpellations vives et les épithètes malsonnantes.

M. Martin intrigué, à la fin, de tout ce tapage, s'était retourné et cherchait à en deviner le motif.

—Je parie que c'est le coche de Normandie qui arrive, dit-il tout à coup en se levant,

Mais Lafleur le retint par le bras.

—Allons donc, mon cher, fit-il, vous en avez encore pour plus de trois bons quarts d'heure !

Et il ajouta :

—Du reste, je vais aller dire au patron de nous faire prévenir.

Il avait alors rapidement parcouru la distance qui le séparait du comptoir, et il put, en jetant un regard sur la place, s'assurer que c'était bien la voiture tant attendue par M. Martin qui apparaissait au loin.

—Corne du diable ! murmura le valet ; il n'y a plus à hésiter. En avant les grands moyens !

Il s'en revint donc auprès de M. Martin qui, pour ne pas perdre de temps, avait rempli les deux verres.

—Bravo, mon cher monsieur, fit le domestique en s'asseyant à la place qu'il occupait auparavant, je vois que vous savez mettre le temps à profit. Ce sera le coup de l'étrier !... Et comme nous sommes, maintenant, manche à manche, je vous propose de jouer la belle en cent points seulement.

—Soit ! riposta le gros homme. Mais jouons vite alors, car je ne serai pas fâché de prendre l'air du dehors, en attendant l'arrivée de ces chères demoiselles.

Lafleur saisit le paquet de cartes afin de le passer à son adversaire ; mais il s'y prit d'une façon si maladroite, en apparence, qu'il envoya une bonne moitié du jeu s'étaler par terre.

—Maladroit que je suis ! s'écria-t-il ! Ne vous donnez pas la peine de les ramasser, mon cher monsieur, je vais moi-même...

Mais il ne bougea pas. Et déjà M. Martin s'était baissé et s'empresait, non sans difficulté, de saisir les cartes une à une.

Prestement, Lafleur retira de son gousset le petit flacon de cristal et en versa une partie du contenu dans le verre de M. Martin.

En ce moment la face rougeaude du brave bourgeois émergeait de dessous la table.

—Sapristi, s'écria-t-il, en soufflant comme un phoque, ce n'est pas commode de se baisser ainsi.

—Buvez, cela vous remettra, dit Lafleur ; et, élevant son verre, il en absorba le contenu.

M. Martin aspira bruyamment le contenu du sien ; mais en replaçant son verre sur la table :

—Pouah ! dit-il, quel singulier goût a ce vin !

—Le mien aussi, affirma le domestique.

Puis ayant regardé dans l'intérieur des verres.

—Parbleu, fit-il, j'aurais dû m'en douter ; tous ces vieux vins déposent d'ordinaire, et j'ai eu la maladresse de vous verser le fond.... Mais, nous n'en mourrons pas pour cette fois, ajouta-t-il en riant.

Il ne s'agissait plus, maintenant, que de laisser au narcotique le temps de produire son effet.

Pour cela il n'y avait qu'à prolonger un peu la partie.

Lafleur se mit à battre lentement les cartes, sans se préoccuper le moins du monde des gestes d'impatience qui échappaient à son adversaire.

Après deux bonnes minutes d'attente, M. Martin put enfin arriver à couper.

Mais alors, ce fut avec une lenteur plus grande encore que

Lafleur lui servit les cartes, sous prétexte que celles-ci étaient poisseuses et collantes les unes aux autres.

Puis, feignant de s'être trompé en donnant, il s'arrêta pour compter celles déjà servies. Et ce fut bien pis lorsqu'il arriva à séparer le talon.

— Il y a mal donné ! s'exclama-t-il en brouillant le jeu.

M. Martin en fut, naturellement, réduit à en passer par là.

— Qui fait mal donne perd sa donne, dit-il !

— A l'écarté ! riposta Lafleur, parce qu'il y a un avantage à donner.

Mais pas au piquet, mon cher monsieur !

— C'est juste ! convint M. Martin en dodolinant, imperceptiblement, de la tête.

— Tiens, on dirait que vous avez sommeil ? fit le volet.

— Oh ! simplement la tête un peu lourde ! C'est qu'il y a déjà longtemps que nous sommes enfermés ici !...

Et la fin de la phrase s'acheva dans un long bâillement.

— Excusez-moi, dit le bonhomme, mais c'est nerveux.

— Bon ! dit Lafleur, je connais ça, les bâillements nerveux ; ça va se passer... jouons tout de même.

Mais M. Martin manipulait maintenant les cartes comme un homme qui lutterait contre un sommeil irrésistible.

A deux reprises, il s'était même assoupi pendant quelques secondes. Puis, vivement, il se remettait à arranger son jeu dans sa main, en balbutiant :

— J'y suis !... Vous... pouvez compter votre jeu...

Lafleur eut un mauvais sourire qui signifiait : "Maintenant, mon bonhomme, tu n'es plus à craindre, et le diable en personne ne m'empêcherait plus d'emmener la jolie brunette, ce soir, au pavillon du Bel-Air."

Pour la forme, il annonça néanmoins son jeu. Mais bien inutilement.

Cette fois en effet, M. Martin avait laissé tomber son front sur ses mains, et il avait poussé un ronflement sonore.

— Ça y est ! murmura Lafleur en se levant.

Et, pour plus de précaution, il approcha son oreille des lèvres du dormeur.

— Il ronfle comme un bienheureux, fit-il en se frottant les mains... Du reste, ajouta-t-il, il n'était que temps...

En effet on entendit distinctement des claquements soutenus du fouet.

C'était la façon dont les conducteurs de coche annonçaient, d'ordinaire, leur arrivée à destination.

Au surplus, le garçon criait tout haut :

— Le coche de Normandie !...

Lafleur lui fit signe d'approcher. Et lui désignant M. Martin, il lui dit :

— Ne le réveille pas jusqu'à mon retour... Il a l'habitude de dormir ainsi tous les jours à la même heure !

— Bien, bourgeois, répondit le garçon en recevant le prix des bouteilles de vin augmenté d'un bon pourboire, on le laissera dormir tant qu'il voudra !...

Lafleur jeta un dernier coup d'œil sur le gros homme qui ronflait toujours.

Et, se glissant entre les tables, il s'élança hors du cabaret.

III

Toujours courant, le valet du marquis de Presles était arrivé à l'entrée du Pont-Neuf.

— Allons, se dit-il, tout marche à souhait !... Avant que le coche ne soit ici, que l'ont ait descendu les bagages et qu'ils aient été reconnus par les voyageurs, j'ai le temps d'aller m'assurer que le carrosse est bien à l'endroit convenu, et mes deux chenapans à leur poste.

Il reprit donc sa course tout en réfléchissant :

— Le gros homme en a pour au moins deux bonnes heures à dormir à poings fermés. Et je crains fort que Mme Martin ne s'impatiente en l'attendant. Donc, monsieur le marquis, ajouta-t-il mentalement, nous aurons notre jolie provinciale dans notre pavillon du Bel-Air, et à l'heure convenue.

Pendant que Lafleur s'occupait ainsi de la réussite de son plan, il y avait beaucoup de monde sur la place et devant le bureau des Messageries.

Au premier rang se trouvait la Frochard. Elle courait au-devant d'un rémouleur qui descendait la rue en criant :

— A repasser les couteaux, ciseaux, canif, à repasser... les couteaux !...

— Le voilà enfin, se dit-elle, c'est bien heureux pour lui qu'il soit arrivé avant son frère... mon Jacques, — mon chérubin ! Car il n'entend pas raison, lui, et il aurait flanqué une ribambelle de taloches à ce lambin-là, pour lui apprendre à aiguiser aussi ses jambes.

Elle s'était arrêtée pour regarder Pierre qui continuait à crier et à demander dans les boutiques si l'on avait de l'ouvrage à lui donner.

Que se passait-il dans l'âme et dans le cœur de cette mère ?

Pourquoi ces haussements d'épaules ?

Pourquoi ce ricanement hideux ? Et, lorsque son enfant n'était plus qu'à quelques pas, pourquoi se détournait-elle, sans même échanger avec lui un coup d'œil, un sourire, une parole affectueuse ?

Cette vieille mendiante avait deux fils. L'aîné était un grand gaillard, solide et bâti en Hercule, ce qu'on appelle un beau gars ; le portrait vivant de son père, le mari dont la Frochard avait été folle, comme elle l'était aujourd'hui de son Jacques.

Le fils cadet ne ressemblait en rien à son aîné.

Il avait la nature petite et grêle de sa mère, un visage pâle, des yeux cernés, qui ne révélaient que trop les privations, les souffrances endurées.

On devinait en lui une âme tendre et honnête, un cœur aimant.

Le pauvre garçon était boiteux.

Nous saurons plus tard d'où lui venait cette infirmité qui, en augmentant sa faiblesse naturelle, avait contribué à le rendre encore plus timide, plus craintif.

Et, pourtant, sous cette apparence frêle et délicate, Pierre avait un grand fonds d'énergie et de courage.

Une fois parti, dès le matin, avec sa boutique sur le dos, il ne reculait devant aucune fatigue, trop heureux, le soir, quand il rentrait, de donner à sa mère le produit de sa journée.

Qu'avait-elle donc à lui reprocher ?

De n'être pas un bellâtre, un faiseur de passions, comme son Jacques ?

D'être faible, malingre et boiteux ?

Non ! Il travaillait, au lieu de mendier, ce qui eût été d'un meilleur rapport.

— Rémouleur ! c'est-y ça un métier ! se disait-elle en le voyant marcher cahin-caha ! c'est pâlot, chétif, le bon Dieu y a donné une bonne infirmité ! y boite ! Et au lieu de se servir de tous ces biens-là pour se faire une jolie industrie, ça travaille, ça s'égosille, ça frappe aux portes pour quêter de l'ouvrage ! quand ça n'aurait qu'à tendre la main pour gagner trois fois plus ! feignant, va !

— Feignant ! répéta Pierre qui s'était rapproché tout doucement et qui avait entendu. Ce n'est pas de moi qu'on peut dire ça, mère, car je travaille tant que je peux ; à preuve que, depuis ce matin six heures, je n'ai pas arrêté de battre le pavé avec deux sous de pain dans l'estomac et un verre d'eau puisée à la fontaine des Innocents.

— C'est honteux, grommela la mère.

— Oui, toujours votre même refrain. C'est mon métier qui vous déplaît ; mais tout rude qu'il soit, s'il me fallait le changer contre celui que vous vouliez me donner, j'aimerais mieux faire un plongeon dans la Seine. Faut pas m'en vouloir, mère ; chacun a sa petite dose d'amour-propre et de fierté.

— De la fierté ! avec cette manivelle sur le dos, propre à rien !

— Mère, jo vous en conjure, épargnez-moi ces éternels reproches qui me déchirent le cœur. Quand j'étais tout enfant

et que vous m'emmeniez courir les rues, je redisais sans les comprendre les paroles de mendicité que vous m'aviez apprises, et c'était vous qui receviez les aumônes. Plus tard vous m'avez dit : To v'là assez grand, va mendier de ton côté, j'irai du mien et ça fera double profit. J'étais donc seul pour la première fois ; je marchais tout désorienté, et je me suis arrêté sur cette place où nous venions chaque jour. Je me suis agenouillé et j'ai essayé de... de demander l'aumône ; mais les mots, que je comprenais alors, ne voulaient plus sortir de ma bouche.

—Bêta !

—Et quand il s'est agi de tendre la main comme je vous avais vue faire, j'ai senti en moi-même un mouvement de souffrance et de colère.

—C'mossieur ! fit la Frochard avec un geste méprisant.

—Voyez-vous, ce gestes-là... Eh bien ! il me faisait mal jusqu'au fond des entrailles. Quand je tenais comme ça la main ouverte et qu'on mettait un sou dedans, c'était comme si on venait d'y poser un poids de deux cents livres. Mon bras retombait de lui-même. Et sans que je comprenne pourquoi, j'avais des sanglots à la gorge et des larmes plein les yeux.

—T'en rapportais pas moins tes petits sous à la maman.

—J'avais si peur d'être battu.

—C'est comme ça qu'on éduque les enfants.

Pierre se redressa autant que lui permettait sa petite taille. Et s'animant :

—Mais aujourd'hui je suis un homme et je vous le répète une fois pour toutes, j'aimerais mieux mourir que de mendier pour vivre. Je ne pourrais pas, mère, c'est plus fort que moi, je ne pourrais pas.

—Sans cœur ! T'aimes mieux laisser ta mère dans la misère, n'est-ce pas ?

—La misère ! mais puisque ça rapporte tant, la mendicité, et que le courage ne vous manque pas à vous.

—Je n'ai pas que moi à faire vivre !

—Oui, il y a Jacques ! qui n'est ni faible ni infirme, lui, et que vous nourrissez à rien faire.

—Il est si beau mon Jacques ! C'est pas un cœur de poulet, lui ! Il n'a peur de rien.

—De rien... que de l'ouvrage.

—Va donc demander au corroyeur d'en face de chez nous. Y a pas un ouvrier fichu de travailler comme Jacques... quand il s'y met.

—Oui, un jour ou deux par semaine et le reste du temps, c'est là qu'il travaille.

Et du doigt, Pierre montrait le cabaret du coin.

—C'est son affaire ! Mêle-toi de ce qui te regarde, répliquait la mère d'un ton menaçant.

—Ça me regarde bien aussi, riposta le rémouleur ; et vous comme moi, puisque tous les samedis faut que nous lui apportions notre recette pour qu'il la boive avec ses camarades, des vrais feignants, ceux-là !

La Frochard ne se contenait plus. Mettant ses deux poings sous le nez de Pierre :

—Tiens, veux-tu que je te dise, tu n'étais bon qu'à faire un honnête homme. Et moi, je les z'hais ces canailles d'honnêtes gens !

Un groupe de bourgeois passait au même moment.

La mendicante planta là, brusquement, son fils

Et, prenant son air patelin, elle se mit à répéter son éternel boniment :

—Mes bonnes âmes charitables, prenez pitié d'une malheureuse vieille femme qui a deux pauvres petits enfants à sa charge ! Leur mère est morte, mes bonnes âmes, et m'les a laissés pour les nourrir ! Ayez pitié d'eux, s'il vous plaît.

Un vieux monsieur s'arrêta et remit quelques deniers à la pauvre.

Puis une mère envoya sa mignonne petite fille apporter une aumône à la mendicante.

La Frochard fit le signe de la croix, en murmurant de sa voix cassée :

—Que Dieu vous le rende en bénédictions ! Amen !

Le rémouleur n'avait pas voulu assister à cette scène qui lui soulevait le cœur.

Le pauvre garçon étouffa un soupir qui témoignait de son découragement. Triste, fatigué, il se débarrassa de son fardeau, puis il alla s'asseoir sur un banc, les bras ballants, et les yeux fixés sur sa mère !

En la voyant poursuivre les passants, il sentit la rougeur lui monter au front, et se rappelant ses dernières paroles :

—Elle a peut-être raison, se dit-il avec un gros soupir, je n'étais bon qu'à faire un honnête homme !... Mais on ne m'a pas appris. En sorte que je suis repoussé par les uns et malheureux avec les autres ! Qu'est-ce que je fais donc sur terre, alors ?

Il avait penché sa tête sur sa poitrine et deux larmes coulèrent le long de ses joues.

Il restait là, plongé dans de douloureuses réflexions.

C'était un de ces moments où le découragement s'emparait de lui, et où la pensée lui venait de se jeter par-dessus le Pont-Neuf, pour en finir avec une existence dont il avait honte.

Mais il se résignait à vivre parce qu'il n'avait pas le droit, se disait-il, de disposer de sa vie, avant que le ciel en eût marqué le terme.

Où ce malheureux avait-il puisé ces idées de morale et de religion ?

Il ne les avait certes pas sucées avec le lait de la triste et hideuse créature que la hasard lui avait donnée pour mère ?

Sous une enveloppe difforme se trouvait une âme d'élite.

Chez cet être abandonné à lui-même dès l'enfance, le bon sens, suppléant à l'éducation, avait su maintenir Pierre, le fils de Frochard le suppléant, dans le chemin de la morale et de l'honnêteté.

Aussi, en voyant le degré d'abjection où était tombée sa mère, Pierre sentit-il son cœur se serrer, et une immense douleur l'envahir.

Il ne voulut pas assister, plus longtemps, à ce spectacle navrant.

Et, se remettant péniblement sur ses jambes fatiguées, il allait replacer sa boutique sur son épaule, et se retirer, lorsque, de sa voix aigre, la Frochard lui cria :

—Ah ! ça, tu vas rester là, feignant ?

Et indiquant de l'index un groupe d'individus :

—Le v'là, mon Jacques !... Le v'là, ce chérubin d'mon cœur !...

Et la vieille femme se mit à battre des mains, pour témoigner de la joie qu'elle éprouvait à l'idée de revoir ce fils adoré.

Et comme le rémouleur s'était arrêté, indécis :

—Le voilà, te dis-je en entraînant Pierre par le bras, je viens de l'apercevoir au tournant du quai, avec une douzaine de ses camarades... Tiens, les entends-tu ?

En effet des voix fortes et avinées se rapprochaient peu à peu, chantant ou plutôt braillant une chanson de barrière dite : la chanson des bons drilles :

“ Au cabaret le samedi
Allons attendre le dimanche.
Nous y reviendrons le lundi,
Peut-être mardi,
Mercredi, jeudi.
Pour mettre du pain sur la planche
C'est bien assez qu'on se démanche
A travailler le vendredi ! ”

En voyant apparaître tous ces mauvais sujets qui désertaient ainsi l'atelier pour passer leurs journées dans les cabarets et les bouges, le cœur de Pierre se souleva de dégoût et d'indignation.

Il détourna la tête pour ne pas voir son frère parmi tous ces brailards, qui faisaient scandale au milieu du public paisible.

On s'écartait pour faire place aux chanteurs suivis par une

bande de petits polissons qui mêlaient leurs voix enrôuées et criaient après chaque couplet :

—Bravo !... encore ! bis !..."

Les bourgeois haussaient les épaules. D'autres souriaient de pitié en se demandant comment finiraient ces gens-là.

Mais la Frochard ne se faisait pas toutes ces réflexions. Elle ne pensait qu'à son Jacques.

Tout pour pour lui !... tout pour son plaisir ! Et elle comptait dans le creux de sa main l'argent qu'elle allait donner à ce chérubin.

—Toi, le rémouleur, ajoutait-elle en regardant Pierre de tra : rs, vide ton gousset, et vivement !... sinon... gare les calottes !

La chanson venait de finir en chœur, avec accompagnement des gamins qui dansaient en rond autour des bons drilles.

La bande n'était plus qu'à quelques pas de la Frochard regardait venir tous ces vauriens, avec un sourire d'admiration.

Une fois devant la porte du cabaret, Jacques cria aux amis :

—Halte ! front ! soldats du 1er noceur, v'là la cantine. Rompez les rangs et courez commander la gibelote, le rouge, le blanc et le cognac. C'est mon tour de payer la régalaade, et quand jo m'y mets, j'y vas pas de main morte.

—Ces derniers mots avaient jeté un froid sur le visage de la Frochard. Elle paraissait inquiète et, tirant son fils par le bras :

—C'est toi qui paye, mon garçon, à tout ce monde ? T'as donc trouvé un magot ?

—Non, pas moi, c'est la Marianne, pardi !

—Marianne ! qué qu'est ce ça, la Marianne ?

—Une belle fille à qui je veux du bien.

—Mazette ! Elle a donc des écus ?

—J'en sais rien, mais j'y ai dit comme ça, en lui tenant les deux mains, Marianne faut e trouver ! Et elle a trouvé.

Ah ! serpent, enjôleur !

—Vous la verrez tautôt, au dessert.

—Tu l'as invitée ?

—Elle faisait des manières pour accepter, à cause de la société.

—Oh ! c'te demoiselle !

—Mais j'y ai dit : " Je le veux ! " Et elle viendra.

La vieille mendicante lança un regard plein de fierté sur son fils :

—Juste comme son père ! s'écria-t-elle. Quand il vous disait : " Je le veux ! " et qu'il vous regardait avec ses yeux de sorcier, il vous aurait fait prendre la lune avec les dents.

Jacques se mit à rire, en disant, avec orgueil :

—Tel père, tel fils, maman. Et voilà ! Mais assez causé pour le quart d'heure. C'est samedi, réglons nos comptes. Eh ! Pierre ! Eh ! l'avorton avance à l'ordre ! cria-t-il en se tournant vers le rémouleur.

—Est-il gai, est-il aimable ! disait la mère.

Mais le rémouleur n'était pas de cet avis. La qualification d'avorton, que Jacques lui jetait sans cesse à la tête, le blessait profondément. Et ce qui l'indignait bien plus encore, c'était l'effronterie de ce grand fainéant qui trouvait tout naturel d'employer à payer ses plaisirs et ses débauches l'argent si rudement gagné par son frère et par sa mère ; sans parler de celui qu'il se procurait on ne sait comment, mais, à coup sûr, par des moyens honteux.

La nouvelle orgie qui se préparait avait mis le comble à l'indignation de Pierre. Et quand il entendit Jacques parler de rendre à la mère les comptes de la semaine comme des enfants respectueux devaient toujours le faire, il ne put s'empêcher de lui dire :

—C'est ça, nous rendrons nos comptes, et c'est toi qui empoches le tout !

—Eh bien ! après ? répliqua Jacques.

—Eh bien ! c'est injuste, c'est...

Le pauvre pierre n'osait pas achever, tant son frère le regardait avec un air féroce.

C'est qu'en effet, Jacques, les poings fermés, s'avavançait vers le boiteux en criant :

—Dis donc, le marchand de morale, quand on me force à en acheter, c'est avec ce bras-là que jo paie.

—Oh, oui ! je le sais bien, mais quand jo ne fais pas ta volonté ou quand jo dis quelque chose qui te déplaît, comment as-tu le cœur de me battre, puisque tu es le plus fort ?

—Est-il bête, l'avorton ! Si j'étais le plus faible, c'est toi qui me battrais.

—Non ! je trouverais ça lâche.

—Allons assez ! Et comptons.

La Frochard intervint :

—Fais donc ce qu'il te dit, imbécile, grommela-t-elle. Tu n'as pas été créé et mis au monde pour donner des ordres, mais pour en recevoir.

—C'est vrai ! Tenez, ma mère, voilà le produit de la semaine.

Et Pierre tendit à sa mère une poignée de monnaie que la Frochard se mit à compter.

—Y a pas lourd, fit-elle. Deux livres, sept sous, six deniers ; c'est maigre.

—Rien que ça pour tout potage ? s'écria Jacques, qu'as-tu donc fait de tes quatre membres depuis huit jours ?

—J'ai fait plus que je ne pouvais faire, je suis brisé de fatigue.

—Décidément, c'est un mauvais métier que le tien.

—Je me tue à le lui dire ! ajouta la Frochard.

—Faudra que je t'en apprenne un autre, ricana Jacques.

—Un autre, toi ! Oh ! non, non ! Je ne veux pas ! dit vivement Pierre.

Et il se reculait en regardant son frère avec effroi. Il ne devinait que trop ce que le grand Jacques voulait faire de lui.

La Frochard, au contraire, prenant son préféré sous le bras, lui dit d'une voix câline :

—Moi, mon Jacques, je t'ai économisé trois livres dix-huit sous, les v'là, mon amour. Et, avec l'argent du petit, t'auras fait une bonne recette.

—Oh ! répondait Jacques d'un air triomphant, l'argent ne me manque pas aujourd'hui. Mais je prends tout de même pour le principe, et je vous emmène tous les deux au cabaret.

Pierre ne trouvait aucun plaisir dans ces réunions de paresseux et d'ivrognes. Il refusa, donnant pour prétexte qu'il avait de l'ouvrage à rendre et, peut-être, encore un peu d'argent à gagner.

—Et puis, ajouta-t-il, ça me fait mal à la tête de boire.

—Oui, c'est vrai ! répondit le colosse en regardant avec compassion son gringalet de frère. Tiens, tu me fais quelquefois pitié, l'avorton. Après tout, c'est pas ta faute si t'es petit et mal bâti, si un verre de vin te grise et si une jolie fille te fait peur. Mais c'est pas de ma faute non plus si je suis grand et fort, si j'aime le plaisir, le vin, le jeu et les belles femmes. Le travail, c'est ta vie à toi, ça t'amuse. Moi, je travaille quand j'ai plus rien à faire, et, encore, ça m'embête !

—Oui, pour deux frères, nous ne nous ressemblons guère.

—Toi, reprit Jacques, c'est le sang d'un agneau qui coule dans tes veines. C'est le sang de notre père qui bout dans les miennes. Depuis plus de cent ans, excepté toi, l'avorton, nous sommes tous comme ça dans la tribu des Frochard ! quand le diable a semé sa graine de bandits sur la terre, on dirait que son sac s'est crevé chez nous.

—Ah ! En v'là un homme ! cria la Frochard en lui sautant au cou. Tiens, je t'adore, comme j'adorais ton père, un brigand fini ; mais qu'étais bien aimable, va !

Assez de conversation, dit Jacques, maintenant qu'il tenait l'argent.

—Allons, allons, qui m'aime me suive ! J'ai besoin de me refaire l'estomac. Venez, la mère.

Il avait pris la Frochard par la taille et l'entraînait au cabaret en chantant.

Le rémouleur les regarda tristement partir.

Et lorsqu'il vit sa mère disparaître dans l'intérieur du cabaret, il se demanda encore s'il ne valait pas mieux en finir.

Et, mentalement, il répéta :

—Qu'est-ce que je fais sur la terre ? A quoi suis-je bon ? Est-ce que je ne dois pas, toute ma vie, travailler pour nourrir ce feignant de Jacques ?

Il avait le cœur bourré de la pauvre garçon, et pendant qu'il se désespérait ainsi, quelques passants s'étaient retournés pour regarder cet homme qui pleurait.

Pierre s'en aperçut.

Et replaçant avec effort sa boutique sur son dos, il alla en le pas dans la direction d'une maison voisine, en criant, d'une voix lamentable : A repasser les couteaux, ciseaux, à repasser les couteaux !

IV

Tandis que la scène entre la famille Frochard se déroulait sur la place publique, les grelots du coche de Normandie faisaient entendre leur carillon.

Le conducteur enlevait ses bêtes avec de vigoureux claquements de fouet.

Enfin la lourde voiture décrivit une courbe, et vint s'arrêter devant la porte du bureau.

Les employés, qui attendaient depuis longtemps, avec impatience, car la coche était en retard, se précipitèrent aux portières pour aider les voyageurs à descendre.

Alors commença le traditionnel concert des commissionnaires.

—Faut-il porter vos bagages ? ..

—Laissez-moi vous soulager de ce paquet, madame !

Puis les cochers :

—Demandez un fiacre..."

Et d'autres :

—Faut-il une chaise à porteurs ?"

Et comme tout ce monde encombraient les abords du coche, le conducteur continuait à faire claquer son fouet, en criant :

—Gare-là !... Gare !... Laissez au moins descendre les voyageurs !

.....

Au moment où Henriette et Louise débarquaient à Paris, où devait les attendre M. Martin, il n'est pas sans intérêt de savoir ce qui était arrivé à cet excellent homme, depuis que Lefleur était parvenu, ainsi qu'on l'a vu, à s'en débarrasser au moyen d'une forte dose de narcotique.

Aussitôt après le départ du valet du marquis de Presles, le cabaret n'était vidé peu à peu. Mais le garçon auquel Lefleur avait donné un bon pourboire, pour qu'il le prévint lorsque son soi-disant ami s'éveillerait, le garçon, disons-nous, n'avait eu garde de troubler le sommeil du gros homme qui ronflait comme une véritable toupie d'Allemagne.

—Dors, mon bonhomme, avait-il répété à mi-voix, chaque fois que son service l'avait amené auprès du dormeur, dors tant qu'il te plaira, ce n'est pas moi qui te dérangerai.

Pendant les deux heures suivantes que dura l'effet du narcotique, l'honnête bourgeois se vit, dans son paisible rêve, assistant à l'arrivée du coche dont il faisait descendre deux charmantes jeunes filles. Il les conduisait, tout joyeux, dans son logis, ou s'empressait de les installer la bonne Mme Martin. Puis, venait l'heure du souper, le récit de ce long voyage d'Evreux à Paris, et la soirée s'écoulait tout entière en une douce causerie qui remplaçait très avantageusement, aux yeux de M. Martin, l'éternelle partie de trictrac. Et lorsque enfin le brave homme s'éveilla, lorsqu'il put secouer l'engourdissement de ses membres et la stupeur de son esprit, les événements que nous allons raconter avaient eu le temps de s'accomplir et de lui faire perdre, pour toujours, la trace des deux orphelines.

Le coche d'Evreux était arrivé depuis quelque temps déjà.

Tous les voyageurs étaient descendus de la voiture, les uns se retirant à pied, d'autres montant dans les fiacres avec leurs paquets et des enfants ; quelques dames avaient pris des chaises porteurs.

Chacun avait, naturellement, hâte de regagner qui son domicile, qui l'hôtel ou l'auberge où il avait l'habitude de descendre.

Au bout de dix minutes, il ne restait plus devant le bureau que deux jeunes filles, dont personne ne s'était occupé jusqu'à ce moment, et qui paraissaient attendre, avec anxiété, l'arrivée de quelqu'un.

L'une d'elles regardait, en effet, tantôt dans la direction du Pont-Neuf, tantôt sur le quai de Conti. Puis, fatiguée de ne pas voir venir la personne attendue, elle reportait brusquement ses yeux d'un autre côté, fouillant du regard, aussi loin que pouvait porter sa vue, ce qu'elle apercevait de la rue Dauphine et du quai des Augustins.

A chaque instant, son attention était détournée par un commissionnaire qui venait lui offrir ses services, ou un cocher qui lui proposait sa voiture. Mais elle refusait poliment, disant :

—Merci ! Nous attendons quelqu'un ici...

Pendant le temps s'écoulait.

—Tu n'aperçois donc pas ce M. Martin ? demanda tout à coup une des voyageuses. Dis-moi, Henriette, ne trouves-tu pas qu'il tarde bien à venir ?

—C'est vrai, ma Louise. Mais ne t'impatiente pas trop. Lorsque l'on attend, le temps paraît toujours plus long.

—Mais il me semble qu'il y a au moins une demi-heure que nous sommes ici ?

—Il n'y a pas encore un quart d'heure, ma Louisa.

—Tu crois !

Et la jeune fille poussa un soupir...

—Tu t'ennuies ! fit Henriette.

—Que veux-tu, je n'ai rien pour me distraire, moi ! Et je t'avoue que tout ce bruit qui me bourdonne dans les oreilles me met le cœur tout en émoi. Je me sens perdue dans une immensité dont je ne peux pas mesurer l'étendue. Et, malgré moi, j'éprouve une impression.

—De peur ? que peux-tu craindre ? ne suis-je pas auprès de toi, comme un guide sur lequel tu peux compter ?

Instinctivement Louise s'était rapprochée de sa compagne et lui serrait le bras.

Puis, comme si elle eût voulu détourner la conversation de ce sujet attristant :

—C'est égal, Henriette, reprit-elle au bout d'un instant, je ne ne comprends pas que ce M. Martin nous fasse ainsi attendre. D'ordinaire, en pareil cas, on doit plutôt être un peu en avance.

—C'est vrai, ma chérie ; seulement, je crois que, depuis Versailles, chevaux on marché très vite, pour rattraper le temps perdu. C'est du moins ce que j'ai entendu dire au conducteur.

Louise sembla s'être contentée de cette explication, car elle garda le silence.

Seulement, ses mains appuyées sur le bras d'Henriette s'agitaient fiévreusement.

Pauvre aveugle ! si elle eût si elle eût pu se rendre compte que le jour commençait à baisser, que la place commençait à se dépeupler, que, depuis longtemps déjà, les derniers voyageurs du coche étaient partis, emmenés par les parents ou les amis qui étaient venus à leur rencontre, si elle avait pu voir qu'il n'y avait plus de fiacres à la station, plus de chaises à porteurs, et que les commissionnaires, eux-mêmes, avaient disparu, certes elle eût compris pourquoi son cœur se serrait, pourquoi elle avait peur dans ce Paris où elle venait d'arriver.

Henriette comprit-elle ce qui se passait dans l'esprit de l'aveugle ? Eut-elle un pressentiment de l'inquiétude qui dévorait sa compagne ?

Toujours est-il qu'elle voulut, par un moyen quelconque, distraire Louise, ne fût-ce que pour lui faire prendre patience.

—Tiens, dit-elle, faisons quelque pas ; il y a tout près d'ici un banc sur lequel nous pourrions nous reposer, en attendant M. Martin qui ne peut plus, maintenant, tarder beaucoup à venir.

—Je le veux bien, dit Louise simplement en se laissant guider vers le banc.

—Assieds-toi près de moi, Henriette, bien près, bien près.

—Voyons, tu n'as pas peur, je suppose !

—Non..., pas pour le moment,... mais...

—Mais quoi, ma chérie ?

—Si M. Martin ne... venait pas, par exemple.

—Voyons, Louise, c'est une plaisanterie ; quelle drôle d'idée t'arrive là !

L'aveugle essaya de sourire, sachant que sa compagne devait la regarder en ce moment.

—En tout cas, reprit Henriette d'un petit ton décidé,

—qu'elle savait prendre quelquefois—n'es-tu pas sous ma protection ? Or je ne suis pas embarrassée, tu le sais, et...

—Malheureusement, soupira Louise, nous ne connaissons pas l'adresse de M. Martin.

—On a cru inutile de nous la donner, puisque ce monsieur doit venir nous attendre, dit Henriette, et cherchant à tromper l'inquiétude de sa sœur en occupant son esprit :

—Oh ! que c'est beau Paris ! s'écria-t-elle en serrant dans les siennes la main que Louise lui avait abandonnée, comme c'est beau, et comme c'est grand !

—Ah ! que tu es heureuse de pouvoir en juger, par toi-même.

Puis avec un soupir étouffé :

—Dis-moi ce que tu vois, petite sœur. Où sommes-nous, d'abord ?

Elle avait rapproché sa tête, et ses boucles blondes frôlaient presque la joue d'Henriette.

Colle-ci lui adressa un regard où se lisait toute la sollicitude dont elle entourait cette pauvre créature si cruellement éprouvée.

Si Louise eût pu voir l'expression de ce regard tout rempli de tendresse, elle eût sauté au cou d'Henriette pour la remercier.

—Dis-moi tout ce que tu vois, tout, entends-tu ? Où sommes-nous ?

—Tout près d'un beau pont avec des petites maisons de chaque côté, et, une statue au milieu.

—Ah ! je sais, s'exclama l'aveugle avec un mouvement de satisfaction, c'est le Pont-Neuf, et le statue est celle de Henri IV.

Et elle ajouta en baissant la voix :

—Papa nous en parlait souvent. Il disait que, de là, on apercevait deux tours noires.

—Oui ! en effet, les voilà, les tours de Notre-Dame. Oh ! comme elles sont grandes et belles !

—Que tu es heureuse ! tu peux admirer ces vieilles tours qui me rappellent tant de chers souvenirs, tandis que moi je ne les verrai peut-être jamais !

—Si fait ! tu les verras !

—Notre-Dame ! Tiens, sens mon cœur, sens comme il bat, c'est là qu'avait été déposé mon berceau, chère Henriette, c'est là que j'ai été recueillie par ton père ! Sans lui j'allais mourir de froid et de faim, et cela eût peut-être mieux valu, je ne serais pas devenue une pauvre aveugle !

—Tais-toi, Louise, n'attriste pas notre arrivée, nous sommes parties si joyeuses. Oui, crois-moi, toutes nos espérances seront bientôt réalisées ; Paris rendra aux grands yeux de ma Louise toute leur beauté, toute leur éclat d'autrefois.

—Dieu le veuille ! soupira l'aveugle.

Puis, comme si une idée nouvelle lui eût subitement traversé l'esprit, pour y réveiller l'inquiétude :

—Tu vois bien, petite sœur, que ce M. Martin n'arrive pas.

Henriette ne pouvait se défendre elle-même d'un commencement d'anxiété.

—Si j'allais m'informer au bureau pour savoir si quelqu'un n'est pas déjà venu nous demander ?

—C'est une bonne idée.

Et déjà Henriette s'était levée, lorsque l'aveugle, s'accrochant à son bras, lui dit :

—Ne me laisse pas seule sur ce banc !

—Eh bien ! viens, peureuse.

Les deux jeunes filles, l'une guidant l'autre, entrèrent dans le bureau.

Au même moment Lafleur, qui depuis quelque temps se tenait aux environs, passa rapidement devant la porte du bureau, y jeta un coup d'œil, et se dirigea vers un point du quai où l'attendait un individu qui, lui aussi, avait fort habilement dissimulé sa présence aux deux voyageuses du coche.

—Eh bien ! Lafleur, tu vois, je suis, malgré tes recommandations, venu donner mon coup d'œil du maître.

—C'est peut-être une imprudence, monsieur le marquis. Pensez donc, si cette jeune personne allait vous apercevoir et vous reconnaître !

—Que veux-tu Lafleur, je ne tiens plus en place, je grille d'impatience. C'est que j'ai le cœur pris, vois-tu ! Alors tu es certain du succès ?

—Absolument certain, monsieur le marquis.

—Tu me le jures sur ta tête ?

—Monsieur le marquis peut compter sur moi.

—C'est la plus grande des deux, ne va pas te tromper, au moins !

—Je sais quel est le bon gibier, ricana le valet. Mais pour Dieu, monsieur le marquis, retirez-vous. Voici ces demoiselles qui sortent du bureau. C'est le moment propice.

—Soit. Je me retire. Sois habile, Lafleur, pense que c'est mon bonheur que tu tiens entre tes mains, ajouta M. de Presles en s'esquivant.

—Je connais ça, gredin de marquis, je connais ça, un bonheur de huit jours au plus, après quoi tu trouveras que le tendron n'est plus tendre et qu'il faut donner un aliment nouveau à ton cœur volage.

Tout en monologuant de la sorte, Lafleur s'était avancé, à pas de loup, près du banc sur lequel Henriette et Louise étaient venues reprendre leur place.

Mais au moment où il allait se présenter devant les deux jeunes filles, il s'arrêta tout court.

Une femme courait sur le pont, se dirigeant vers les deux voyageuses.

—Bigre ! pensa le valet du marquis de Presles, voilà un contre-temps qui va m'obliger à retarder ma présentation.

Et, se glissant tout le long du quai, il alla se mettre à l'affût à l'entrée d'une petite ruelle où il se tint silencieux, l'œil fixé sur les deux jeunes filles qui étaient toujours assises sur le banc.

V

La personne qui avait mis obstacle à la réalisation du projet de Lafleur était cette même jeune femme que nous avons vue sur le point de se précipiter dans le fleuve.

C'était Marianne Vauthier qui voulait, pour donner suite à sa résolution d'en finir avec la vie, attendre qu'il n'y eût plus sur la place personne qui pût essayer de se porter à son secours.

A voir ses allures indécises, il y avait lieu de supposer qu'elle était revenue brusquement sur sa détermination.

En effet, elle marchait d'un pas hâtif et saccadé, se dirigeant vers le cabaret où venaient d'entrer Jacques Frochard et la mendicante.

Le fils de la Frochard avait bien affirmé à sa mère que Marianne viendrait.

Il avait dit à celle-ci : " Je veux que tu viennes ! "

Et la malheureuse venait.

Mais, au moment de franchir la porte, elle s'arrêta brusquement.

Elle accourait, l'âme affolée, vers cet homme qu'elle méprisait et qu'elle adorait à la fois. Vers ce Jacques qui l'avait plongée dans le malheur, qui la traitait en esclave, et qu'elle aimait éperdument.

Elle avait bien compris que cet amour était une honte, que sa passion était un détestable égarement, et cent fois elle avait tenté de réagir contre ce fatal entraînement.

Mais, hélas ! cette lutte était vaine.

Il avait suffi, pour que cette transformation s'opérât, que le rude garnement, aux désirs toujours inassouvis, aux caresses brutales, aux violences sans frein, regardât sa victime en plein dans les yeux.

Cette fois, cependant, elle semblait résister au funeste entraînement.

Là moment de franchir le seuil du cabaret, elle s'était subitement arrêtée.

Et c'est avec un geste d'horreur et de dégoût qu'elle s'écria :

— Non, je n'entrerai pas là. C'est trop d'être venue jusqu'à cette porte. Je voulais m'en éloigner et, malgré moi, je me sentais attirée par sa volonté... à lui !... mais c'est la mienne qui sera la plus forte. Je ne veux plus le revoir !... non !... non !... je ne le reverrai pas !

Et elle gagna rapidement le milieu de la rue ; mais, hélas ! pour s'arrêter encore.

Deux sentiments contraires luttèrent dans son cœur : la raison qui lui lisait :

— « Sauve-toi, malheureuse ! »

Et l'amour qui lui criait :

— « Reste ! »

Mais la lutte ne fut pas longue. Les chants redoublant de violence lui rendirent la force et l'énergie qui avaient été si près de l'abandonner.

— Chante, misérable, dit-elle en se tournant vers ce repaire d'ivrognes et de débauchés, enivre-toi, oublie celle dont tu as brisé le cœur, empoisonné la vie, et qui, pour t'échapper, n'a plus qu'une ressource : mourir ! Puisse mon dernier cri de désespoir arriver jusqu'à toi comme une malédiction !

Les deux orphelines étaient trop préoccupées pour qu'Henriette fit grande attention à cette malheureuse qui, se dirigeant vers le cabaret, était passée à quelques pas d'elle.

Louise, au surplus, n'avait cessé d'interroger sa compagne.

— Je n'aperçois pas M. Martin, dit Henriette, mais il y a là, tout près de nous, une jeune femme dont les allures me paraissent étranges, et qui fait peine à voir tant elle est pâle, tant elle a l'air malheureux.

Henriette désignait Marianne qui, épuisée, à bout de forces, venait de tomber sur une borne à quelques pas du banc où Louise avait repris sa place.

— Ah ! mon Dieu, fit Henriette, on dirait qu'elle se trouve mal.

— Il faudrait la secourir... Parle-lui, Henriette, va, ma sœur, va.

Henriette se rapprocha de Marianne, mais elle hésitait ; il est toujours très embarrassant d'offrir ses services à une personne que l'on ne connaît pas et qui ne demande rien.

Elle se décida pourtant.

— Madame, vous paraissiez bien fatiguée, bien souffrante.

Pas de réponse.

— Peut-être auriez-vous besoin d'être aidée, secourue, reprit la jeune fille d'un ton attendri.

— Je n'ai besoin de rien ! répondit Marianne d'une façon si brève et si rude Louise, qui l'avait entendue, se leva vivement pour se rapprocher d'Henriette.

— Il y a, dans cette voix quelque chose de sinistre et de fatal, dit-elle à sa sœur !

— La misère a aussi sa fierté, répondit tout bas Henriette.

— La misère ! reprit Louise. Oui peut-être ; mais il s'agit ici, d'autre chose, d'un chagrin profond, d'une souffrance morale... Elle pleure... n'est-ce pas ?

— Oui... oui !... de grosses larmes tombent sur ses mains.

— Va, sœur, essaye encore de savoir...

— Madame, dit Henriette se rapprochant avec Louise, madame, regardez-nous et ayez confiance. Nous ne sommes pas riches... mais si nous pouvions vous venir en aide...

— Je vous l'ai dit déjà, répondit Marianne sans les regarder, je n'ai besoin de rien, parce qu'il y a des douleurs dont rien ne console, des tortures que rien ne soulage, parce que... enfin...

Elle s'était arrêté ; ce fut Louise qui acheva sa pensée.

— Parce que vous voulez mourir !

— Qui vous a dit cela ? demanda Marianne en relevant la tête.

— Je l'ai compris, je l'ai senti en vous écoutant. Nous autres, aveugles, qu'aucun objet extérieur ne distrait, nous écoutons avec notre âme, avec notre cœur, et le mien entendait les douloureux battements du vôtre.

— Dites-nous vos chagrins, Madame, ajouta Henriette ; peut-être parviendrons-nous à les adoucir.

Marianne regardait les deux sœurs avec une surprise facile à comprendre ; il est si rare de rencontrer des âmes qui deviennent nos souffrances et qui cherchent à les soulager avant même qu'on le leur demande.

La grâce simple et naïve de ces deux jeunes filles, leur voix douce et tendre l'avaient profondément émue.

Elle avait presque honte d'elle-même en présence de ces créatures dont tout révélait la candeur, l'honnêteté.

Et pourtant, elle ne put pas résister au désir qu'elle éprouvait de leur prendre les mains et de les presser dans les siennes.

— Ah ! vous êtes bonnes ! leur dit-elle ; vous ne m'avez jamais vue et vous avez pitié de moi !

Puis elle ajouta, en baissant la tête :

— Hélas ! mieux vaudrait que vous ne m'eussiez jamais rencontrée !...

Elle fit un mouvement pour s'éloigner précipitamment. Henriette la retint.

Mais la malheureuse s'arracha des mains de la jeune fille, en s'écriant avec désespoir :

— Ah ! laissez-moi partir. Ne cherchez pas à me détourner de la pensée fatale qui m'entraîne là... là.

Et d'un geste témoignant d'une énergique résolution, elle montrait la rivière.

Henriette l'avait saisi par le bras.

— Non ! Non ! Restez ! lui dit-elle, restez, au nom du ciel !

Marianne résistait aux supplications des jeunes filles, et faisait de violents efforts pour se dégager.

— Réfléchissez à ce que vous allez faire, je vous en conjure ! dit Henriette en adressant un regard effaré à la malheureuse ! Le suicide est un crime !

— Que Dieu ne pardonne pas ! ajouta l'aveugle en pressant la main qu'elle tenait prisonnière dans les siennes.

Marianne eut un geste de désespoir.

— Vous ne savez pas, s'écria-t-elle, que je suis une misérable indigne de pitié !

Vous ne savez pas que les soldats du guet me poursuivent, qu'ils peuvent retrouver ma trace, qu'ils m'arrêteront !

— Vous arrêter ?

— Oui ; ils m'arrêteront, vous dis-je, car je n'aurais plus la force, ni la volonté de leur échapper, comme je l'ai fait une première fois...

— Mais pourquoi vous poursuit-on ? demanda Henriette avec anxiété.

— Quelle faute avez-vous donc commise ? dit à son tour l'aveugle.

— Ah ! je n'oserai jamais vous le dire ; à vous si bonnes, à vous qui ignorez comment on peut être assez faible, assez lâche, pour succomber aussi ignominieusement...

Puis, baissant la tête, Marianne murmura :

— J'ai volé !

Henriette et Louise jetèrent un cri d'effroi.

— Oui, continua la jeune femme en s'animant, c'est la main d'une voleuse que vous pressez dans votre main... Ah ! ne vous l'avais-je pas dit que vous vous intéressiez à une créature indigne !... J'aurais dû sans hésiter vous avouer toute la vérité... J'aurais dû vous crier : « Laissez-moi mourir pour échapper à la prison qui m'attend, à la domination du misérable qui m'a forcée de commettre un crime odieux... oui, bien odieux, car... si vous saviez !... »

Marianne parlait maintenant d'une voix saccadée, avec une émotion fébrile. Maintenant qu'elle avait commencé sa dou-

loureuse confession, il lui tardait de l'achever jusqu'au bout, et elle s'écria donc avec force :

—Oui ! j'ai volé ! J'ai dépouillé un pauvre petit être sans père ni mère, un pauvre petit enfant dont j'aurais dû être l'appui, le soutien ! J'ai commis ce crime odieux pour un misérable que je méprise, et que j'aime !

Tenez, poursuivit-elle en étendant le bras pour indiquer la fenêtre du cabaret, il est là avec ses compagnons de débauche ! Entendez-vous ces chants ignobles, ces éclats de rire, ces voix avinées !... Il est là cet homme qui m'a poussée au vol ; il traite ses camarades, des débauchés comme lui... Il lui fallait de l'argent pour cette fête, et cet argent c'est moi qui l'ai... volé !... Comprenez-vous maintenant, combien j'avais raison de vouloir mourir ?

Henriette et Louise écoutaient, silencieuses, et le cœur serré.

Elles ne trouvaient plus un mot qui pût être une consolation pour la malheureuse qui se confessait à elles.

Marianne continua avec amertume :

—Lorsque je suis loin de lui, la raison me revient ! mon cœur se révolte et mon amour se change en haine ! Mais, hélas ! dès qu'il se montre à moi, la haine disparaît ! Il me parle et je tremble ! Il me regarde et je redeviens son esclave ! Tenez, ce que je vais vous dire est horrible. Vous savez déjà que pour lui j'ai volé. Eh bien, je crois que je tuerais, s'il me disait :

—Je le veux !

Instinctivement, les deux jeunes filles s'étaient éloignées de cette créature qui avouait qu'elle assassinerait, si l'homme qui s'était emparé d'elle, au point d'annihiler chez elle tous les sentiments honnêtes, le lui ordonnait.

Elles demeurèrent silencieuses, épouvantées, n'osant plus maintenant retenir cette malheureuse qui leur criait d'une voix déchirante :

—Vous voyez bien qu'il vaut mieux que je meure !

Et, prise de honte, elle cachait son visage dans ses mains.

Louise et Henriette étaient consternées.

Marianne étouffait ses sanglots.

Elle se leva et, montrant le fleuve, avec un profond désespoir :

—Vous voyez bien qu'il vaut mieux que je meure.

L'aveugle avait fait un pas vers la jeune femme.

—Madame, lui dit-elle d'un ton calme, on ne rachète pas une faute en commettant un crime !

—Mieux vaut subir une peine de quelques mois, fit à son tour Henriette, qu'un châtement éternel.

Quand vous sortirez de prison, ajouta Louise, vous serez quitte envers les hommes, et quand vous vous serez repentie, vous serez quitte envers Dieu.

—Dieu ! Vous croyez donc qu'il y en a un, vous ?

—Si nous le croyons !

—On m'a toujours dit à moi que Dieu n'existait pas.

—Et voilà où vous conduisaient ceux qui vous ont dit cela, répondit Henriette en montrant la rivière.

Marianne avait de nouveau baissé la tête, comme une coupable.

—Il faut nous croire, reprit Louise, et vous rachèterez votre passé.

—Oui, ajouta Henriette, l'avenir s'ouvrira devant vous plus calme et plus heureux...

—L'avenir !... Que puis-je en attendre ?... Où trouverai-je de l'ouvrage ? Et comment vivrai-je jusque-là ?

Louise parla tout bas à sa sœur, elles s'étaient comprises. Henriette prit dans sa bourse quelques pièces d'argent et les glissa dans la main de Marianne qui se mit à trembler comme si un frisson lui eût traversé le cœur.

—L'aumône, dit-elle d'une voix défilante, oh ! non !... non !... gardez, gardez votre argent !

Henriette insista pour le lui faire accepter. Il l'aiderait, assurait-elle, à attendre des jours plus heureux.

—Ne nous refusez pas, fit Louise, ce serait nous faire un grand chagrin.

—Ah ! vous aviez raison ! s'écria la jeune femme, il faut bien qu'il y ait un Dieu, puisque voilà deux de ses anges qui viennent me secourir.

Et la pauvre Marianne couvrait de baisers et de larmes les mains des deux sœurs, pour le moins aussi émues qu'elle.

Maintenant elle se sentait forte et courageuse ; elle quitterait Paris ; elle irait se cacher au fond de quelque ville de province, où elle travaillerait et gagnerait honnêtement sa vie.

Marianne paraissait bien décidée à ne plus retomber dans les mêmes faiblesses. Henriette put en juger en la voyant se lever et se tenir, la face tournée vers la croisée du cabaret, comme pour lancer, par son attitude résolue, un défi à l'homme qui l'avait précipitée aussi bas...

Et l'orpheline eut un mot d'encouragement dont le sens n'échappa pas à la jeune femme, car celle-ci s'écria, avec un geste menaçant :

—Quant à lui, jamais je ne le reverrai ; jamais, je vous le jure !

Puis, saisissant les mains de ses deux bienfaitrices :

—Soyez bénies, ajouta-t-elle, vous dont les paroles ont été pour moi si douces, le cœur si conipatissant. Oui ! soyez bénies, vous qui m'avez sauvée !

Elle fit quelques pas en s'éloignant, puis, se tournant une dernière fois, elle envoya, de la main, des baisers à Henriette et à Louise, en leur disant encore de loin :

—Adieu !... adieu !

Elle était bien en possession d'elle-même, en ce moment. La raison lui était revenue, et avec elle l'espérance.

Oui, l'espérance !...

Madeleine se sentait, après sa confession, comme régénérée.

Il semblait que sa voix eût été entendue là haut, que sa prière eût été écoutée, et son repentir accepté.

Lorsqu'elle fut arrivée à la porte du cabaret, où l'orgie continuait, elle eut un geste de mépris pour le misérable qui l'avait perdue.

Puis, cette dernière manifestation accomplie, elle se mit à courir. Mais elle s'arrêta brusquement.

Une voix bien connue lui criait :

—Marianne ! eh ! Marianne !

Cette voix qui l'avait clouée sur place, c'était celle de Jacques Frochard.

De l'endroit où elles étaient, Henriette et Louise avaient entendu Jacques appeler la jeune femme.

—Ah ! mon Dieu ! dit Louise se serrant contre Henriette, c'est lui qui l'appelle.

—Et elle s'arrête, hélas ! ajouta Henriette avec un soupir.

Il y eut un instant de silence qui dut être pour Marianne un véritable supplice.

Etonné de ne pas la voir répondre plus vite à son appel, Jacques s'était rapproché de quelques pas.

—Eh ! Marianne ! Est-ce que t'es devenue sourde ? Où courrais-tu donc comme ça ? Pourquoi que t'es pas montée là-haut boire une goutte avec les amis ? Hein ! Sourde et muette !... Ah ça, répondras-tu quand je te parle ! où allais-tu ?

Marianne avait, pendant tout ce temps, regardé son brutal interlocuteur bien en face.

Elle voulait ainsi se donner le courage de répliquer avec énergie.

Aussi répondit-elle d'une voix ferme que Jacques n'était plus habitué à entendre chez elle depuis longtemps :

—Je me savais de toi !

—Allons donc !... c'est une farce que tu me fais. Te sauver de moi... de ton Jacques !...

Et il essaya de cette fascination qui lui réussissait toujours si bien.

—Oui de toi, que je ne veux plus voir, reprit la jeune femme en soutenant ce regard.

—Ah, ah, ah ! Elle est bonne, fit Jacques éclatant de rire. Tu ne veux plus ! Alors, pourquoi que tu t'es arrêtée quand je t'appelais ? Pourquoi que tu te rapproches maintenant que

je te fais signe ? Et pourquoi que ta main tremble quand je la prends dans la mienne ?...

—Eh bien, non !... répondit Marianne, je résisterai ; je ne t'obéirai plus !... Jamais plus !... C'est fini.

Et, s'enhardissant, elle ajouta :

—Tu n'es qu'un lâche !

—Des remords ! des reproches ! Remets tout ça dans ton sac, ma fille, et suis-moi ! s'exclama Frochard en saisissant vigoureusement le bras de Marianne.

Il voulait l'entraîner, mais elle se recula brusquement.

—Non, te dis-je, je ne te suivrai pas !

Jacques était littéralement stupéfait. Il ne s'expliquait pas comment avait pu s'opérer le changement qu'il constatait chez cette femme dont il avait fait son esclave, sa chose.

Ce pendant il persista à vouloir l'entraîner :

—Tu vas me suivre ! reprit-il avec une colère croissante. Je le veux ! Entends-tu ?

—Entends-tu ?

—Et moi, je...

Jacques l'interrompit violemment :

—Je le veux, Marion !

Il lui serrait le bras avec force. Mais Marianne ne poussa pas un cri. En ce moment le misérable eût pu la tuer sans obtenir une soumission qu'elle était décidée à ne pas faire.

Henriette avait suivi toute cette scène et l'avait racontée à Louise. Aussi les deux sœurs attendaient-elles avec anxiété ce qu'allait faire la jeune femme.

Henriette avait remarqué que Marianne Vauthier tournait, en parlant, ses regards vers elle et vers Louise comme pour retremper son courage chancelant et leur demander la force de sortir victorieuse de la redoutable épreuve qu'elle subissait.

Cette force, la jeune femme dut la sentir renaître, car elle répondit avec énergie :

—Tu le veux, Jacques, et moi... je ne le veux pas !... C'est fini, t'ai-je dit !... Je ne veux plus être ta victime !... ta complice !... Je ne t'obéirai plus !...

Frochard eut un balancement des hanches, comme un homme qui commence à ne plus être sûr du succès et qui perd peu à peu ses avantages...

—Et comment que tu t'y prendras ?

—Attends, tu vas le savoir !

Des soldats du guet venaient d'entrer dans la rue. Marianne courut à eux et, s'adressant à leur chef :

—Monsieur, lui dit-elle, arrêtez moi... je suis une voleuse.

—Vous ?... dit le sergent.

—Oui, c'est moi que vos soldats cherchaient il y a une heure dans la cité, j'ai pu leur échapper ; mais, maintenant, je me repens et je me livre.

—Est-ce qu'elle devient folle ? se demandait Jacques en se mettant prudemment à l'écart.

—Votre nom ? dit l'officier en regardant sa feuille.

Marianne Vauthier... Je vous le répète, je suis la femme que vous attendiez à la porte de l'atelier.

—Eh bien, puisque vous avouez, le bureau de police est à deux pas, suivez-nous !

Marianne avait pu s'approcher rapidement des deux sœurs.

Elle leur glissa ces mots à voix basse :

—L'expiation commence ; demandez au ciel de me donner le courage de l'achever !

Puis, se tournant vers Jacques, elle s'écria :

—Je te le disais bien que je t'échapperais !

Et elle vint se placer entre les soldats et le sergent qui se remirent en marche.

Jacques avait fait quelques pas de retraite. Lorsqu'il vit qu'on emmenait décidément Marianne :

—En prison ! Est-elle hête ! murmura-t-il à mi-voix en entrant au cabaret, où ses camarades l'appelaient à grands cris.

Mais il n'avait pas, nous le savons, l'habitude d'être longtemps rêveur.

Après un premier moment de surprise, il haussa finalement les épaules comme un homme qui prend son parti.

Ce fut là toute la somme de regrets qu'il accorda à la pauvre femme qui avait eu le malheur de le rencontrer sur sa route.

Des cris de joie accueillirent le retour de Jacques dans le cabaret, où s'achevait le repas.

La Frochard, en ébriété, était hideuse à voir. Elle avait, pendant toute l'orgie, tenu tête aux compagnons de débauche de son fils, faisant chorus avec eux lorsqu'ils entonnaient quelque chanson, que tous reprenaient en chœur, en frappant du couteau contre les gobelets et les assiettes en faïence.

VI

Les deux orphelines avaient été témoins des scènes qui venaient de se succéder à quelques pas d'elles, et dont le dénouement imprévu était bien de nature à les impressionner.

Brisées d'émotion, Henriette et Louis se soutenaient à peine.

La nuit était venue. Les réverbères étendaient leur lueur fumeuse tout le long des quais, et sur le Pont-Neuf, à l'entrée de la rue Dauphine, et sur le Pont-Neuf.

Henriette avait regardé de tous les côtés pour voir si enfin ce Martin allait paraître.

Quant à Louise, maintenant qu'elle n'avait plus Marianne pour distraire son esprit de l'idée qui s'y était fixée, elle se reprit à être inquiète.

Comme tous les aveugles, elle interrogeait beaucoup. Aussi demandait-elle, à chaque instant, à Henriette :

—Eh ! bien, petite sœur ?

—Rien, ma chérie !

—Attendons, alors.

Pendant ce temps, Lafleur était sorti, comme un fantôme, de la ruelle où il s'était prudemment réfugié, lorsque les soldats du guet avaient paru sur le quai.

—Peste ! avait-il murmuré, voilà des particuliers qui ont la réputation d'être terriblement curieux.

Et il ajoutait mentalement :

—C'est que je ne tiens pas du tout à leur dire ce que je viens faire ici, et pourquoi le carrosse qu'ils ont déjà dû remarquer stationne à quelques pas !

Tout d'abord le rusé valet avait craint que la scène se prolongeât entre les soldats et celle qu'ils allaient emmener. Aussi eut-il un véritable mouvement de joie, lorsqu'il vit le groupe, au milieu duquel s'était placée Marianne Vauthier, se diriger vers le bureau de police.

D'un bond il sortit de sa retraite. La rue était presque déserte.

Lafleur alla chercher ses deux acolytes dans l'endroit où ils s'étaient tenus :

—Fais avancer la voiture ! dit-il à l'un d'eux.

—Elle nous suit à quelques pas de distance ! répondit l'autre.

—Enfin les voilà seules ! fit Lafleur en se frottant les mains !

Et il ajouta en manière de recommandation :

—Vous m'avez bien compris ?... c'est la grande qu'il me faut. Je me charge de la conduire à la voiture, et en cas de résistance...

Un de ses hommes lui montra un mouchoir arrangé en forme de bâillon.

—Très bien !... ricana Lafleur. Il n'y a plus un chat dans la rue... En avant, et soyons malin, Lafleur !

Henriette gérard, à force de se raisonner, s'était un peu remise de l'émotion qu'elle avait ressentie en voyant que la nuit avançait et que les rues devenaient de plus en plus en plus désertes.

Elle dit tout bas à sa compagne :

—Tu as eu bien peur, ma Louise, et moi aussi, je t'assure.

—Le fait est que, pour notre arrivée, c'est une bien triste histoire ! Et, malheureusement, je crois que nous ne sommes pas encore au bout de nos peines.

Et, pour la centième fois, elle se mit à répéter :

—Qu'est-ce que nous allons devenir, si ce monsieur...

—Attends ! interrompit vivement Henriette en serrant le bras de sa sœur, attends, ma Louise, voici quelqu'un !...

—Est-ce lui ? demanda l'aveugle avec un mouvement d'anxiété.

—Tu sais bien que je ne le connais pas !...

—C'est vrai !

—Mais, reprit Henriette, la personne que je vois est un monsieur d'un certain âge.

—Comme M. Martin !

—Et il semble venir par ici.

—Nous regarde-t-il ? s'informa l'aveugle.

—Oui !

—Alors Dieu soit loué, c'est lui !... s'exclama Louise, c'est M. Martin !

—Je crois effectivement, dit Henriette, que ce doit être lui.

Alors les deux voyageuses, confiantes et pleines d'espoir, reprirent leurs places sur le banc.

Elles ne se tenaient plus d'impatience.

Même Henriette regardait en dessous l'homme qui faisait mine de vouloir se rapprocher d'elle.

Et, mentalement, elle se disait :

—Si c'est lui, pourquoi hésite-t-il ?... Il a bien dû se douter que nous sommes celles qui l'attendent !... Alors pourquoi ne vient-il pas tout de suite à nous ?...

C'est qu'en effet maître Lafleur n'avancait qu'avec une excessive prudence.

Le rusé drôle voulait, avant d'entamer l'action décisive, s'assurer, contre toute surprise désagréable ou dangereuse.

Le temps avait marché et des incidents s'étaient succédé qui l'avaient empêché d'aller de l'avant, comme il convenait, pensait-il, de le faire pour réussir.

Il supposait, non pas que M. Martin eût pu se réveiller, mais qu'un passant, entendant les cris des deux jeunes filles, pourrait avoir la curiosité de s'informer de quoi il s'agissait.

Ce n'est donc qu'après s'être assuré qu'il n'y avait pour lui aucun danger, que le valet du marquis de Presles se mit en marche dans la direction du banc sur lequel étaient assises les voyageuses du coche d'Évreux.

Avant de se présenter, maître Lafleur repassa rapidement dans sa mémoire les quelques paroles qu'il avait jugées être nécessaires pour entrer en matière.

Puis il fit les trois derniers pas, et, s'adressant aux jeunes filles :

—Pardon, Mesdemoiselles, dit-il du ton le plus respectueux qu'il put trouver, je crois que c'est vous que je cherche !... Vous arrivez d'Évreux, n'est-il pas vrai ?

—Oui, Monsieur, et nous attendons...

—Un sieur Martin, auquel vous avez été recommandées... C'est moi, Mesdemoiselles !... Et j'ai bien des excuses à vous faire, car je suis fort en retard à ce que je vois !

—Nous commençons à être très inquiètes...

—Je suis vraiment désolé : mais il n'y a pas tout à fait de ma faute, quand on demeure à l'autre bout de Paris...

—Comment !... si loin !... dit Henriette très étonnée.

—Vous disiez dans vos lettres, ajouta Louise, que vous habitiez à côté du Pont-Neuf.

—Peste ! se dit Lafleur, "voici que je fais des écoles, maintenant, comme si j'étais novice dans le métier !"

Aussi s'empressa-t-il de réparer l'effet de la parole imprudente qui venait de lui échapper.

—C'est juste, fit-il d'une voix mielleuse et en se frottant les mains pour reprendre contenance, je demeurais tout près d'ici, autrefois... seulement j'ai déménagé... depuis hier !...

—Depuis hier ? murmura Louise, dont la main serra fiévreusement celle de sa compagne.

Henriette, elle, regardait son interlocuteur avec un commencement de méfiance, en ajoutant tout bas, et comme en aparté :

—C'est singulier !

Mais Lafleur releva le mot, et tout en s'efforçant de rire :

—Qu'est-ce qu'il y a de singulier à ce qu'on déménage du jour au lendemain, ma chère demoiselle ? dit-il. Ça ne se fait peut-être pas en province, à Évreux, d'où vous venez... Mais à Paris ça se voit... tous les jours.

Le valet du marquis de Presles avait hâte d'en finir.

Aussi, avisant un petit colis qui se trouvait sur le banc, il s'en empara sans plus de façons, en disant :

—Le sac est à vous sans doute, je vais m'en charger, si vous le permettez ?

Puis arrondissant le bras :

—Si vous voulez, maintenant, accepter mon bras, Mademoiselle, je vais vous conduire à la voiture que j'ai retenue, et qui nous attend, là... à deux pas.

Henriette, au lieu d'accepter le bras qu'on lui présentait, avait instinctivement fait un pas de retraite. Louise s'accrocha des deux mains à elle avec une vivacité qui témoignait d'une certaine indécision à laisser sa compagne suivre l'homme qui venait de parler.

—Pardon, fit Henriette d'un ton mal assuré, avant de vous suivre, Monsieur...

—Eh bien ! quoi ! interrompit le valet.

—Nous voudrions être sûres...

—Oui, bien sûres... ajouta vivement Louise...

—Sûres de quoi, Mesdemoiselles ? riposta Lafleur...

Il avait été sur le point de brusquer la situation ; mais, comme la croisée du cabaret était encore entr'ouverte et qu'on y voyait de la lumière, le prudent garnement jugea qu'il fallait procéder avec plus de patience, afin de ne pas donner aux jeunes filles l'occasion de crier, d'appeler au secours...

Il reprit donc, en simulant une surprise menacée d'une petite pointe de dépit :

—Est-ce que, par hasard, vous me feriez l'injure de douter ?

Puis, prenant un air de bonhomie admirablement jouée :

—Ah ! mademoiselle Henriette, ajouta-t-il en souriant, vous avez le caractère un tant soit peu méfiant, à ce que je vois !... Heureusement que vous rachetez cela par de précieuses qualités...

Louise écoutait. Lafleur s'en aperçut :

—N'est-ce pas, mademoiselle Louise, continua-t-il en s'adressant cette fois à l'aveugle, que votre amie a pour vous de l'affection et des soins, absolument comme si elle était votre véritable sœur ?...

Ces mots, prononcés d'un ton qui affectait une certaine émotion, produisirent l'effet qu'en attendait le valet du marquis de Presles.

Henriette regrettait presque d'avoir laissé voir à M. Martin le soupçon qu'elle avait conçu.

Louise s'était penchée à son oreille pour lui dire tout bas :

—Tu vois bien que c'est lui, puisqu'il nous connaît !...

Pour augmenter la confiance des jeunes filles, Lafleur s'empressa de continuer :

—Oui, mes chères demoiselles, je vous connais absolument comme si j'avais toujours vécu avec vous... Ma belle-sœur—qui vous aime bien,—a pris soin de nous renseigner, Mme Martin et moi, sur tout ce qui vous concerne... Aussi, nous vous aimons déjà avant de vous connaître...

—Vraiment, Monsieur, dit Louise avec son angélique sourire, vous savez toutes les bontés que notre bonne mère Gérard a eues pour moi ?

—Oui, Mademoiselle, pour vous qui n'étiez cependant qu'une...

Lafleur feignit d'être profondément ému. Et il ajouta en faisant chevrotter sa voix :

—Je connais toute cette touchante histoire, pauvre chère enfant !...

Mais le temps employé en effusions était du temps perdu pour lui, pensait Lafleur, qui avait de plus en plus hâte d'en finir.

Il ajouta en affectant le ton paternel :

—Ah ! je vois que ma belle-sœur n'avait rien exagéré, vous êtes bien telles qu'elle nous l'avait écrit, en nous annonçant

vosre arrivée à Paris... Aussi mon épouse va-t-elle être enchantée...

Puis, s'interrompant pour consulter le cadran de sa montre :
—Peste !... voilà qu'il se fait tard !... Mme Martin doit nous attendre avec la plus grande impatience...

—Elle est, j'en suis certain, dans l'huile bouillante... Il doit lui tarder de vous voir, mes chères demoiselles.

Le valet n'était pas sans inquiétude, à en juger par les regards qu'il lançait dans toutes les directions que personne ne viendrait le déranger.

Mais le plus sûr était, pensait-il de brusquer le départ.

—Venez, Mademoiselle, dit-il en s'adressant à Henriette, et cette fois en laissant s'échapper une vive impatience, qu'elle le regarda avec un profond étonnement. Mais, sans hésiter davantage, il lui saisit brusquement le bras.

En ce moment les deux aides de Lafleur, qui s'étaient approchés, vinrent se placer à ses côtés.

Ce mouvement fut aperçu par Henriette, qui allait interroger de nouveau le prétendu M. Martin, lorsque Lafleur lui coupa la parole, en s'écriant :

—Voyons, Mademoiselle, après tout ce que je vous ai dit, est-ce que vous douteriez encore... de moi ? Faut-il que je fasse établir devant vous mon identité ?... Rien de plus facile ; voici précisément deux amis, deux voisins et, je vous assure, d'honnêtes bourgeois du quartier... Ces messieurs ne demanderont certainement pas mieux que de me servir de répondants.

Le gremlin avait, tout en parlant, échangé un signe d'intelligence avec les deux chenapans à sa solde...

Ceux-ci avaient mis le chapeau à la main, et s'avançaient l'échine courbée...

—Vous servir de répondants ! répétait Henriette tout étonnée de voir surgir ces deux hommes, qui se confondaient en salutations.

Louise avait compris qu'il devait se passer quelque chose d'étrange et dont elle ne pouvait, la pauvre aveugle, se rendre compte.

Elle dit tout bas à sa compagne :

—Henriette !... ne me quitte pas, je t'en prie !

—Non, ma chérie, non, sois tranquille ; n'aie pas peur... ne tremble pas ainsi !...

Mais elle s'interrompit brusquement.

Sur un geste de Lafleur, les deux hommes s'étaient placés entre elle et Louise, de façon à séparer les deux jeunes filles.

—Qu'est-ce que cela signifie, Messieurs ? fit Henriette.

Mais le moment était venu pour Lafleur de se démasquer. Et c'est en abandonnant le ton mielleux et paternel qu'il avait pris jusqu'alors, qu'il dit impérieusement :

—Assez de temps perdu !... Prenez mon bras, Mademoiselle, et en route !...

—C'est vous qui me parlez ainsi, monsieur Martin ? hasarda Henriette en refusant le bras de son interlocuteur...

Mais le valet répliqua en ricanant.

—Oui, Mademoiselle, oui, il faut le suivre tout de suite... ce bon M. Martin !

Il s'efforçait alors de la saisir par la taille.

Henriette s'était détachée silencieusement pour ne pas effrayer Louise.

Deux fois elle était parvenue à se dégager, échappant à Lafleur pour s'élançer vers l'aveugle, que les deux hommes retenaient sans peine à distance.

Mais Henriette avait été ressaisie par Lafleur, et comme, malgré ses efforts, elle ne pouvait plus se débarrasser de l'étreinte du misérable qui la retenait prisonnière, la jeune fille s'écria :

—Nous ne vous suivrons pas, monsieur ! non, nous ne vous suivrons pas !

Et, tordant ses bras que retenait le valet dans ses mains comme dans des étau, elle eut une dernière exclamation :

—Louise !... viens !... viens à moi !...

Mais elle ne put achever.

Pendant que Lafleur la tenait, la tête renversée, un des hommes lui mit un bâillon.

Puis les deux coquins l'emportèrent dans la direction du carrosse.

Déjà Lafleur, sans s'inquiéter, le moins du monde, de ce qu'allait devenir l'aveugle, avait pris les devants.

Il tenait portière ouverte. Henriette fut déposée dans la voiture, malgré sa résistance désespérée...

Tout d'abord, la malheureuse, trompant la surveillance de ses gardiens, avait essayé de se débarrasser de son bâillon.

Si elle eût pu y parvenir, elle eût été sauvée... Elle eût crié au secours et, comme il y avait encore du monde dans le cabaret, quelqu'un serait certainement accouru, ne fût ce que par curiosité.

Mais l'un des hommes lui saisit le bras et serra un peu plus le mouchoir qui servait de bâillon. Violamment secouée, Henriette s'affaissa sur le coussin de la voiture.

En un clin d'œil, Lafleur avait pris place à côté d'elle, tandis que ses deux aides occupaient la banquette de devant.

Le carrosse partit au galop.

Pendant Lafleur n'était pas au bout des incidents imprévus...

Tout à coup, au détour d'une rue, la voiture s'arrêta, prise dans un inextricable encombrement.

Les deux hommes mirent vivement la tête à la portière, tandis que, très contrarié de ce nouveau retard, Lafleur cherchait à parler au cocher pour lui dire de prendre une autre rue, si c'était possible.

En ce moment quelques curieux s'arrêtèrent aux deux portières de la voiture, cherchant à voir le visage de la femme dont ils avaient aperçu la robe...

Lafleur se sentit mal à l'aise. Il y avait là de jeunes gentils-hommes, et l'un d'eux pourrait bien avoir la fantaisie d'ouvrir brusquement la portière et de se déclarer le défenseur de la belle qu'on enlevait.

Son inquiétude prit bientôt des proportions plus grandes encore. La jeune fille se démenait sur la banquette, et au râle s'échappa de sa gorge.

—Elle étouffe ! pensa le valet.

Il devenait prudent d'enlever le mouchoir, cause principale de la suffocation que subissait Henriette.

Il n'y avait pas de temps à perdre, car le visage de la jeune fille se marbrait de plaques rouges, et ses yeux s'injectaient...

Lafleur dut se décider à débarrasser la victime du dangereux bâillon qui l'étouffait.

Mais, comme il était homme de précaution, il tira délicatement de son gousset le flacon de cristal qui contenait encore une dose suffisante de narcotique.

—Pas de bâillon, soit ! se dit-il, mais, grâce à cette excellente préparation, Mlle Henriette se laissera emmener, comme un agneau, au pavillon du Bel-Air."

Dans la rue, les cochers s'invectivaient entre eux ; les piétons arrêtés dans leur marche criaient, tempêtaient ; les badauds s'amusaient du désordre et excitaient par leurs lazzi tous ces mécontents.

Profitant de ce brouhaha, Lafleur s'était mis en devoir d'enlever le bâillon d'une main, tandis que, de l'autre, il se préparait à verser le narcotique dans la bouche de la jeune fille au premier cri qu'elle pousserait.

Mais il n'eut pas besoin d'employer la force pour obtenir le résultat qu'il espérait.

A peine Henriette fut-elle débarrassée du bâillon qu'elle poussa un long soupir, et ses yeux se fermèrent à demi.

Puis elle se laissa glisser au fond de la voiture.

La pauvre enfant avait perdu connaissance.

Lafleur eut un tressaillement de joie. Il n'avait pas compté sur ce secours, qui lui arrivait à point nommé.

Désormais il était certain du silence de la victime.

Mais il se prit à songer que le hasard avait de singuliers caprices, et qu'après l'avoir servi à souhait, il pourrait bien lui jouer quelque mauvais tour de sa façon.

Il suffisait pour cela que la jeune fille, sortant à l'improviste de son évanouissement, se mit à crier, à se débattre, pour qu'aussitôt la foule entourât la voiture.

Dans ce cas maître Lafleur et ses acolytes passeraient un bien vilain quart d'heure. On pourrait bien les entraîner, bon gré mal gré au bureau de police.

Or ces maîtres — et pour cause — n'aimaient pas beaucoup à se trouver en contact avec les soldats du guet.

Le valet du marquis résolut alors de changer la syncope de sa victime en un lourd sommeil, qui résisterait assurément à tous les cahots de la voiture.

Il se mit à tourner le petit flacon de cristal entre ses doigts, comme aurait pu le faire un chirurgien qui va procéder à une opération délicate.

C'est qu'il se présentait une petite difficulté. Comment allait-il s'y prendre pour administrer le narcotique ? Un simple petit mouvement de la jeune fille pouvait faire que le précieux liquide se renversât tout le long des lèvres.

Et alors, adieu le sommeil. Il faudrait, en cas de réveil, recourir au bâillon.

— Diable ! fit mentalement Lafleur, je n'avais pas songé à cela.

En ce moment, Henriette se mit à exhaler, à de courts intervalles, deux de ces soupirs qui indiquent la fin d'une syncope.

Attentif, les yeux fixés sur le visage de sa victime, le valet attendait.

Soudain, les paupières d'Henriette s'agitèrent, et une seconde plus tard ses yeux s'ouvrirent tout grands.

La jeune fille eut un moment d'hésitation. Puis, retrouvant le souvenir, elle ouvrit les lèvres pour pousser un cri de détresse...

Lafleur saisit habilement le moment propice.

Renversant la tête de la jeune fille, il introduisit entre ses lèvres le goulot du flacon...

Le liquide coula tout entier dans la bouche et fut absorbé jusqu'à la dernière goutte.

Henriette suffoquant fit un effort pour se relever ; mais Lafleur, aidé par ses deux complices, la maintint renversée.

La pauvre enfant tourna vers ses bourreaux des yeux effarés, suppliants.

La voix expira sur ses lèvres. En vain elle essaya de repousser les misérables qui paralysaient ses mouvements ; ses bras retombèrent sans force.

Elle était aux prises avec un irrésistible sommeil.

Bientôt ses paupières alourdies se fermèrent... sa tête s'appuya sur le capiton de la voiture.

Cette fois elle était bien au pouvoir de Lafleur.

Le drôle, satisfait de son œuvre, pencha la tête à la portière pour voir si enfin le cocher pourrait bientôt dégager le carrosse.

Il jouait décidément de bonheur, ce misérable Lafleur.

En effet, l'encombrement allait cesser. Déjà plusieurs voitures avaient pu se déenchevêtrer et prendre par les rues de travers, permettant ainsi aux chaises à porteurs de circuler pour faire place aux piétons...

Le cocher enveloppa ses bêtes d'un vigoureux coup de fouet, et le carrosse s'ébranla au risque de renverser les badauds qui faisaient cercle autour des attelages arrêtés.

De violentes interpellations commencèrent.

— Arrête, cocher de malheur !

— Canaille ! Valet de bourreau !...

Impassible sous cette grêle d'injures et de menaces, le cocher enleva vigoureusement ses bêtes.

Et le carrosse partit à fond de train dans la direction du pavillon du Bel-Air.

Alors, et pour la première fois depuis le commencement de cette affaire, le valet du marquis poussa un long soupir de soulagement.

Il était maintenant au bout de la coupable besogne dont il s'était chargé.

Son cœur se dilatait à la pensée qu'il allait toucher la récompense promise.

Et, tout à la satisfaction d'avoir mené à bien son entreprise, Lafleur regardait cette malheureuse jeune fille, qu'il allait livrer.

Henriette dormait profondément.

Elle dormait la pauvre enfant !... Et son sommeil paraissait troublé par des cauchemars, car, par moments, son visage se convulsait, et ses lèvres étaient agitées, comme si, dans son rêve, elle eût parlé, appelé au secours.

Son front se plissait, et sa poitrine se soulevait. L'infortunée halotait.

Puis elle retombait dans l'immobilité, anéantie, brisée, et un immense désespoir se peignait sur son visage.

Peut-être, dans ce douloureux sommeil, la pauvre Henriette voyait-elle, en rêve, la scène qui se passait à l'entrée du Pont-Neuf, en face du cabaret, à l'endroit où, baillonnée et enlevée par Lafleur, elle avait laissé Louise toute seule, Louise aveugle, abandonnée, la nuit, dans cette immense ville !...

VII

Lorsqu'elle avait entendu l'appel désespéré que lui adressait sa sœur, Louise avait poussé un cri terrible.

— Attends-moi !... Je viens !... disait-elle d'une voix saccadée, et que l'émotion rendait halotante.

Et la malheureuse aveugle, avait, hélas ! essayé de se diriger, les mains tendues en avant !

Elle s'était ensuite arrêtée pour appeler :

— Henriette !... Henriette !... Réponds-moi, Henriette !...

Et ne s'expliquant pas, tout d'abord, ce silence qui s'était fait si vite autour d'elle, elle écouta.

Rien !... Elle était donc seule au milieu de la rue, puisque personne n'avait répondu à ses cris ?

Seule, seule, et aveugle !...

Elle ne pouvait croire à cet horrible malheur !... Pourquoi aurait-on emmené Henriette sans elle ?

La pauvre enfant ne pouvait soupçonner la vérité, ni se rendre compte de la situation terrible dans laquelle subitement elle se trouvait plongée.

Reprenant courage, elle s'efforça de calmer le trouble de son esprit. Et, de nouveau, avec force, elle appela sa sœur...

Elle appela, passant de la voix calme qu'elle s'était imposée à cet accent déchirant que donne l'épouvante.

Elle appela, en se tordant les bras de désespoir.

Et sa sœur ne lui répondait pas !

Alors l'affolement arriva, désespérée, terrible.

La malheureuse aveugle avançait tendant les mains pour chercher un point d'appui.

Et ses mains ne rencontraient que le vide.

Elle voulut marcher, mais dans sa précipitation elle trébucha contre le banc.

Elle était prosternée maintenant. La prière lui vint subitement aux lèvres, et en une seconde elle éleva sa pensée vers Dieu !

Courte et fervente prière, après laquelle elle espéra.

Il lui semblait que Dieu l'avait entendue, et que la Providence allait venir à son secours.

Plus calme, le cœur reconforté par l'espérance, elle appela de nouveau :

— Henriette !... Henriette !... Où es-tu ?...

Il lui sembla qu'une voix étouffée avait répondu à cet appel par un cri.

Mais ce cri ne s'était pas renouvelé.

Ce cri étouffé... C'est Henriette qui l'a poussé ! Henriette qu'on entraîne loin d'elle, et qui ne peut s'arracher des mains de ses ravisseurs.

Non, elle ne se trompe pas !... (On a prononcé son nom... Elle a entendu de loin ce nom arriver faiblement jusqu'à elle : " Louise !... "

C'est dans un moment où rien ne pouvait dominer son énergie, qu'Henriette a répondu à son appel.

L'espoir traverse, comme un éclair, l'esprit de Louise !

Sa sœur va revenir auprès d'elle. Il est impossible qu'il n'en soit pas ainsi.

Oui... Henriette va revenir. Peut-être a-t-elle pu déjà, en se débattant, échapper aux mains qui la retenaient.

Elle va venir ; dans quelques instants elle pressera sa pauvre sœur sur son sein.

Louise, pour mieux entendre, fait taire les battements de son cœur.

Elle écoute, l'oreille tendue, retenant sa respiration, afin de percevoir même le bruit le plus léger.

Il y a quelques instants à peine qu'elle a été brusquement séparée de sa compagne, et cependant il lui semble qu'un siècle s'est écoulé depuis qu'elle est seule, à cette place, où on l'a abandonnée.

Elle écoute... Plus rien !...

Pas un cri !... Rien !... Le silence absolu !...

Et Louise écoute toujours.

Cette fois cependant, elle a entendu, c'est le roulement d'une voiture. Une voiture ! C'est peut-être celle que M. Martin avait, disait-il, retenue, et qui revient sur la place, pour l'emmener aussi.

Ou bien c'est quelque carrosse qui va passer tout près d'elle.

Alors elle pourra crier, le cocher s'arrêtera. Elle expliquera ce qui lui arrive.

Louise est demeurée silencieuse pendant quelques secondes, écoutant si la voiture s'avance vers l'endroit où elle se trouve.

Non, le bruit s'éloigne ! Elle ne peut plus en douter. Ce n'est déjà plus qu'un roulement sourd qui se perd bientôt tout à fait.

Une pensée lui vient, affreuse !...

L'homme qui s'est présenté à elle et à sa sœur n'était pas M. Martin...

La lumière jaillit dans son esprit.

Sans s'expliquer comment cet homme les connaissait, sans se demander par quelle série de circonstances elles avaient été, elle et Henriette les dupes et les victimes de quelque mystérieuse combinaison, la malheureuse ne s'arrête qu'à cette pensée affolante :

—On enlève Henriette !... On enlève ma sœur !...

Alors plus d'espoir, plus de résignation, plus de courage.

Louise poussa des cris lamentables.

Puis, épuisée, écrasée sous le poids de sa douleur, elle tombe à genoux sur le sol.

Et, levant ses yeux éteints vers le ciel, elle s'écrie :

—Venez à mon secours, mon Dieu !

Elle était restée à genoux, n'osant plus se relever. Qu'aurait-elle pu faire, dans l'impossibilité où elle se trouvait de se diriger ?

Tout à coup un nouveau roulement de voiture se fit entendre. Et, avant que Louise ait pu se rendre compte de la direction que suivait le véhicule, la voix du cocher lui cria :

—Gare !... Eh, gare donc !...

Elle poussa une exclamation d'effroi, et, pour échapper au danger qui la menaçait, la pauvre aveugle allait tantôt à droite, tantôt à gauche, puis, s'arrêtait de nouveau en hésitant.

—Mais gare donc !... Mille tonnerres ! criait le cocher en s'efforçant de retenir ses bêtes.

Louise, atollée, suppliait qu'on lui indiquât ce qu'il fallait faire.

Et, dans son trouble, elle s'écriait :

—Arrêtez, monsieur ! Au nom du ciel, arrêtez !

—Rangez-vous de côté ! hurla l'automédon ; je ne suis plus maître de mes chevaux.

—De quel côté ? demanda Louise en joignant les mains, dites-le moi de grâce ! Je ne sais pas ! Je suis aveugle !

Un cri terrible avait seul répondu.

Et Louise, enlevée par des bras vigoureux, se sentit attirée violemment.

En même temps la voiture, lancée à fond de train, passait si près que les roues frôlèrent l'épaule de l'aveugle.

—Il n'était qu'un temps ! grommela le cocher, je ne pouvais plus retenir ces carcans-là.

La jeune fille, morte de peur, n'avait pas trouvé un mot pour remercier la personne qui était accourue si à propos pour l'empêcher d'être écrasée.

Celui qui l'avait secourue, dans ce moment de danger imminent, restait là, devant la jeune fille, comme stupéfait d'avoir, en la présence d'esprit et la force d'arracher cette enfant à la mort.

Il était, maintenant que la réaction s'opérait en lui, singulièrement ému, cet homme.

Presque autant que celle qui lui devait la vie, car lui, non plus, n'avait pas de voix, et ne trouvait pas une question à adresser à cette jeune inconnue.

Aussi allait-il se retirer, lorsque Louise, revenant à elle-même murmura :

—Qui dois-je remercier de m'avoir secourue ?

Et comme, tout surpris et, disons-le, très intimidé, l'homme ne répondait pas, la jeune fille ajouta :

—Serait-il parti... déjà ?...

Il y avait un accent si douloureux dans cette voix, que l'homme qui avait jusque-là gardé le silence prononça ces mots :

—Non, Mademoiselle, je suis encore là, mais je n'ai pas mérité tant de remerciements ; j'ai fait ce que tout le monde aurait fait à ma place !

Puis, s'apercevant que la jeune personne tremblait de tous ses membres, il ajouta :

—N'ayez pas peur, mademoiselle ; il n'y a plus rien à craindre !

Alors Louise, rassurée sur le danger qu'elle avait couru, se rappela dans quelle triste situation elle se trouvait.

Elle porta vivement les mains à ses yeux, pour essuyer les grosses larmes qui glissaient le long de ses joues.

Et, d'une voix entrecoupée de sanglots :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle, que vais-je faire maintenant ? Que vais-je devenir ? Que vais-je devenir ?

—Pourquoi vous lamenter comme ça ? demanda aussitôt le rémouleur.

Car le sauveur de l'aveugle n'était autre que le second fils de la Frochard, Pierre le boiteux, Pierre le rémouleur.

Il s'en revenait de reporter de l'ouvrage dans le quartier, et, sachant que sa mère et son frère étaient encore au cabaret, le pauvre garçon n'avait pu rentrer tout seul.

Il lui avait fallu revenir sur cette place, pour attendre que sa digne mère eût achevé de faire la fête avec les compagnons de son chérubin, comme elle appelait Jacques.

Le rémouleur, en voyant pleurer ainsi la jeune fille, eut un mouvement de compassion pour l'affligée.

Il avait l'âme compatissante ce Pierre, pauvre être qui avait lui aussi souffert depuis sa naissance, et l'attendrissement le gagnait à la vue de cette douleur dont il ne pouvait encore soupçonner la cause.

Il allait interroger Louise, lorsque de nouveaux éclats de rire et des chants bachiques l'empêchèrent de donner suite à ce projet.

C'étaient quelques compagnons de son frère Jacques qui sortaient du cabaret, en état d'ébriété, et fredonnant des refrains à boire.

Deux d'entre eux s'approchaient en titubant, ce que voyant, Pierre eût bien voulu pouvoir emmener avec lui la jeune fille, pour épargner à celle-ci d'être accostée par les deux ivrognes.

Mais le malheur voulut que celui qui marchait en tête eût aperçu Louise.

Il s'élança vers elle, en chantant à tue-tête :

Si le Roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il eût fallu quitter
L'amour de ma mie...

Et, s'interrompant dès qu'il fut tout près de l'aveugle :
 —Tiens, fit-il avec un gros éclat de rire, la voilà, ma mie...
 C'est Rosalie !
 Surprise, Louise avait jeté un cri de terreur, en disant :
 —Ah ! laissez-moi ! Laissez-moi !
 Mais l'ivrogne l'avait saisie par le bras et cherchait à l'entraîner vers son compagnon.
 Le remouleur sentit la colère l'élever. Il allait s'élaner sur le brutal qui s'attaquait ainsi à une pauvre jeune fille sans défense.
 A ce moment, le deuxième ivrogne arrivait.
 —Elle a l'air joliment en colère, fit-il, ta Rosalie.
 —Bah ! répondit le premier, j'vas l'amadouer un brin...
 Et, cherchant à caresser de sa grosse main la joue de Louise :
 —Voyons, ma p'tite femme, faut faire une risette.
 L'aveugle suffoquait. La terreur se joignait chez elle au dégoût.
 —Grâce ! grâce ! s'exclama-t-elle en essayant de dégager son bras.
 Alors le second ivrogne eut, paraît-il, une lueur de raison, car il dit à son compagnon :
 —Viens donc, je te dis que ce n'est pas Rosalie. Est-ce que je ne la connais pas, ta femme ?
 Et il voulut entraîner son ami, qui s'obstinait à crier :
 —Mais oui, mais oui, tu la connais, j'sais bien...
 —Pardié, je la connais mieux que toi, ta femme.
 —Mais oui, mais oui, je sais bien.
 Il paraît que ce petit dialogue avait calmé la gaieté de l'ivrogne ; car celui-ci passa la main sur son front, comme pour chasser quelque souvenir désagréable.
 Et il se laissa emmener.

FIN DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

La troisième série a pour titre : ENLÈVEMENT ET DUEL

IMPRIMERIE
POIRIER, BESSETTE & NEVILLE
 10 et 12 Rue Leroyer
 Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude
MONTREAL

Nous exécuterons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- | | |
|--------------------------|--------------------|
| Circulaires, | Livres, |
| Brochures, | Pamphlets, |
| Affiches, | Cartes d'affaires, |
| Cartes de Visite, | Pancartes, |
| Entêtes de Compte, | Annonces d'Encan, |
| Programmes, | Etiquettes, |
| Blancs de toutes sortes, | Etc., etc. |

COMMANDES PROMPTEMENT EXÉCUTÉES

Caractères de Luxe

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N. B.—Toutes commandes pour Impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue St-Jacques.

“ **LE SAMEDI** ”

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE
 Revue Littéraire, Scientifique et Sociale

— AVEC —

Gravures Humoristiques, Esprit de bon aloi
 Littérature choisie, Renseignements utiles,
 Bon ton, Passe-temps agréables,

16 PAGES PAR SEMAINE, GRAND FORMAT

Prix d'Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

PRIX DU NUMERO, 5 Centins

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EN VENTE PARTOUT. S'ADRESSER A

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Fermiers de la circulation,

69 Rue St-Jacques, Montreal.

LE CRIME DES DÉTECTIVES

Un roman canadien vaut deux romans étrangers, fussent-ils les plus beaux du siècle. Eh bien, “LE CRIME DES DÉTECTIVES” est un roman écrit à Montréal, et il est, certes, bien écrit. Les héros sont des Canadiens. Ces héros sont des voleurs, il est vrai, mais chaque pays a son contingent de criminels. N'y a-t-il que des vols, y a-t-il des crimes dans la vie des personnages en question ? Mais quand on dit “LE CRIME DES DÉTECTIVES” cela indique bien que s'il y a eu vol, ce vol était un crime. Il y a plus ; il y a des aventures amoureuses qui ont eu le vol pour mobile et des vols qui ont eu l'amour pour prétexte.

C'est un roman tout à fait curieux, rempli de scènes émouvantes et de situations risquées qui intéressent, attachent et passionnent le lecteur. Ce récit plein d'attraits et d'aventures parfois terribles, souvent romanesques, mais toujours émouvantes, forme un roman qui ne le cède en rien aux grandes productions de l'Europe.

MM. POIRIER, BESSETTE & CIE. en ont fait l'acquisition et l'ont en vente pour la modique somme de 20 centins. Ce volume est en vente au bureau de la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS, 69 rue St. Jacques. Il est envoyé franco dans tous les bureaux de post. Empressez-vous de donner vos commandes, car le tirage est limité.

INCROYABLE! -- PRIMES ABSOLUMENT GRATUITES

PORTRAIT PEINT A L'HUILE, (d'après une photographie.)

RESSEMBLANCE GARANTIE

Plusieurs Volumes de Romans Modernes !

Un Beau Coupe-Papier Tour Eiffel !

Et d'autres nombreux avantages à tout nouvel abonné du journal

LES SOIRÉES LITTÉRAIRES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Dixième Année (4 médailles d'honneur, Offrant à ses abonnés

LES ŒUVRES DES MEILLEURS ÉCRIVAINS GRAVURES ARTISTIQUES

ET NON REÇUES PRIMES

Compensant largement son prix exceptionnel

5 fr. par An. — (Union postale 6 fr. 50

payables par chèques ou mandat postal à

M. A. CLAVEL, Directeur, 36, Rue de Dunkerque, PARIS.

LISTE DES NUMEROS PARUS

— DANS —

LA BIBLIOTHÈQUE A 5 CENTS

- | | | |
|--|--|---|
| <p>La Femme au doigt coupé
Les trois chercheurs de pistes
La Perle Noire
Le Banquier des Pirates, 1ro série
L'Archipel en feu, 2o série
Tancrède de Rohan
Le Petit Vieux des Batignoles
L'Épave du Cynthia, 1ro série
Le Secret de Patrick O'Donoghue, 2o série
La Rose Blanche, 1ro série
Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2o série
L'Incendiaire
Un Duel au Désert
Le Pêcheur de Perles, 1ro série
Les Frères de la Cote, 2o série
Les Volours de Chevaux, 1ro série
La Chasse aux brigands, 2o série
Le Peau Rouge, 3o série
Le Crime de Pierrefite, 1ro série
La Révélation, 2o série
Colomba 1ro série
La Vengeance Corse, 2o série
Le Fou Yegof, 1ro série
L'Invasion, 2o série
Le combat de Falkenstein, 3o série
Les Chevaliers de l'As de Pique, 1ro série
La Fille de Margard, 2o série
L'Héritage Fatal, 1ro série
Le Jettatore, 2o série
Le Diamant Caché, 1o série
Camille, 2o série
Le Testament du Commandeur, 3o série
Une Famille Corse
La mort de Pierre Duverney, 1ro série
La Folle, 2o série
Le Sacrifice de Germaine, 3o série
La Vengeance, 4o série
La Justice de Dieu, 5o série
L'Honnête Criminel
Le bureau de Poste de St. Martin-des-Monts, 1ro série
Bon sang ne peut mentir, 2o série
Valérie, 3o série
Une Évasion à la Guyane, 1ro série
Les millions du Nabab, 2o série
L'Arme Révélatrice, 3o série
Le Comte d'Olligny, 4o série
Le Parricide, 5o série
Vingt ans à la Bastille</p> | <p>Nélinna
Ginèvre
La Chasse à l'Héritage, 1ro série
Le bal Masqué, 2o série
Les Deux Sœurs, 3o série
La Revonant, 1ro série
Tom Sandons, 2o série
L'Œil de Vichnou, 3o série
L'Homme à l'oreille cassée, 1ro série
Le col nel Fougas, 2o série
Veu de Haino, 1ro série
Le Chat du bord
La Brulo-Guacule
Philopon le Poulpican
Chouans et Républicains
A coups de fusil
L'Enlèvement de Joanne
Kornoc
A la Rafonnette
Le secret de Philopon
Crochetout
Le dernier des Trémolin
Le mangour de Poudre
L'Assassinat de Versailles
Le crime de la rue St Laurent, 1ro partie, Le Meurtre
La chasse à l'Homme
L'Explication
La mort d'un Forçat
1ro partie, L'Évasion du Bagno
Forçats et Gendarmes
La mort de Rouget
Le condamné à Mort, 1ro partie, Le Mort Ressuscité
L'Echafaud
Les Ecumeurs de tivivères
1ro partie, Les débuts du Bossu
A la recherche de son Père
Père et fils
La Nuit Sanglante
1ro partie, Le réveil de M. Denis
L'Inspecteur de police
Le lit de mort
L'Assassiné Vivant
1ro partie, Le Crime
Disparu
Le Détective et 1ro partie de Floréal
Floréal, 1ro partie
2o partie, Dans les Mines
3o " La famille Charlot</p> | <p>L'Antro du Crimo, 1ro partie, Les deux bandits
Un vol sinistre
L'amour c'est le ciel
La chassonx médailles
Le meurtre
Un amour secret
Le fils du condamné
La Fée des Saules
La fiancée de la mort
Une nouvelle à sensation
Le chatiment
La Femme Mystérieuse, 1ro série
Le-chambre Bleue, 2mo série
Le Mystère dévoilé, 3mo série
Epouse ou Mère, 4mo série
La Diane de l'Amour, 5mo série
La Mère et l'Amante, 6mo série
Le Million du Père Raclot, 1ro série
La Vertu Récompensée, 2o série
Paradis perdu, 1ro série
Gortrudé l'endormie, 2mo série
Le médecin criminel, 3mo série
Après les larmes, 4mo série
Mère à Mort, 5mo série
Le Crime Dévoilé, 6mo série
Paradis Retrouvé, 7mo série
Sans Coeur, 1ro série
Le Volx Maudite, 2mo série
Le Fou, 3mo série
La Jeune Indienne, 1ro série
Partie pour le Canada, 2mo série
Le Mariage ou l'Echafaud, 1ro série
L'assassin de sa Femme, 2o série
Le Mari empoisonné, 3o série
Une misérable fin, 4o série
Les Jeunes Filles de Paris, 1ro série
Les Mauvaises Langues, 2o série
Le Secret d'une Morte, 3o série
Le Coeur et l'Honneur, 1ro série
Hrosse du Coeur, 2o série
Désespoir et Suicide, 3o série
Les Mariages d'Intérêt
1ro série, Un Mariage d'Inclination
2o série, Un Duel au Mariage
3o série, Les Mariages d'Amour
4o série, Un Mariage Heureux
Le Parton
1ro série, Les Flancailles
2o série, Le Devoir et l'Honneur
3o série, Les Tempêtes du Coeur
4o série, Un Double Mariage</p> |
|--|--|---|

On peut se procurer tous ces volumes moyennant 5 centins chaque.

Occasion Unique! Les Derniers Volumes!

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

L'ANGE DU FOYER - - - - - 15 Cts.	LE CHOLÉRA - - - - - 5 Cts.
LE REMORDS D'UN ANGE - - - - - 15 Cts.	LE TRAITÉ DU CHEVAL - - - - - 5 Cts.
LES ORPHELINES - - - - - 15 Cts.	NOCES D'OR DE LA ST-JEAN-BAPTISTE
LOUIS RIEL, SA VIE, SON PROCÈS, SA MORT, 10 Cts.	DISCOURS DE L'HON. J. A. CHAPLEAU 5 Cts.
LA MOUCHE A PATATE - - - - - 10 Cts.	LA PICOTE ET SON TRAITEMENT - - - 5 Cts.
MÉMOIRE SUR LES CHEVAUX - - - - - 10 Cts.	CHÉNIER, EPISODE DE 37-88 - - - - - 5 Cts.

TROIS ANS EN CANADA - - - - - 10 Cts.

PROFITEZ DE L'OCCASION, LES DERNIERS VOLUMES S'ENLEVENT RAPIDEMENT

S'ADRESSER A

POIRIER, BESSETTE & CIE, 69 RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

✉ ENVOYÉS FRANCO DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE ✉

IMPRIMERIE POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, 10 et 12 RUE LE ROYER.

